

La Proie des rapaces

Noré Brunel

[Paul Maraudy](#).

[La Proie des rapaces](#)

[J. Ferenczi](#) et fils, 1949.

La proie des rapaces

Roman dramatique

par PAUL MARAUDY

I

UN COUP DE POIGNARD

Colette Aiguelin, accoudée au balcon de sa chambre, seule et mélancolique, regardait sans le voir le paysage étalé à ses pieds. Devant elle, c'était le parc du château avec ses allées ratissées, ses parterres fleuris par le printemps et ses arbres chargés de bourgeons ou déjà envahis par un feuillage naissant ; à droite, les usines de Charles Aiguelin, son beau-père, dont les cheminées se dressaient menaçantes vers le ciel serein, empanachées d'une fumée épaisse autant que malodorante.

Tout autour, la campagne normande déroulait le spectacle de ses pâturages verdoyants semés de taches rousses qu'y faisait le bétail. Et, au lointain, un double rideau de peupliers couvrait d'une ombre douce le lit de l'Eure aux sinuosités paresseuses.

Le château des Aiguelin était à mi-chemin entre l'usine et les champs, entre le matérialisme sordide et la poésie ; d'un côté, la nature resplendissante enveloppée d'un silence troublé seulement par le bruissement des insectes, le chant des oiseaux ou parfois le meuglement plaintif d'une vache ; de l'autre : la broyeuse d'hommes et de fer qui crachait vers le ciel son haleine fétide.

Avec un soupir, Colette Aiguelin quitta son observatoire et rentra dans sa chambre, le seul endroit où elle se sentit vraiment chez elle. Son regard s'accrocha au calendrier que le matin, avec des gestes pieux, elle avait mis à jour.

Oui, c'était aujourd'hui le 22 mars ! Un jour comme les autres où le soleil avait surgi des entrailles de la terre bien avant qu'elle fût levée, et où il se

coucherait le soir à l'autre bout de l'horizon sans avoir apporté autre chose dans sa vie qu'un peu de la déception qu'elle sentait déjà monter en elle.

Pourtant, la veille, Colette avait espéré qu'il en serait autrement. C'est que, six mois auparavant, jour pour jour, Jacques l'avait conduite à l'autel, parée de voiles aussi blancs que l'était son âme pure, et confiante en un avenir qui s'annonçait souriant. Un anniversaire de mariage, pour une jeune épousée, ça se fête tous les mois. Hélas ! Jamais Jacques n'y avait songé. Avait-il le temps, d'ailleurs, de s'arrêter à de telles futilités ? Absorbé par les usines de son père, il ne consacrait à sa femme qu'une heure ou deux par jour, jamais plus. Et, pour la première fois, ce soir-là, Colette eut conscience de son abandon.

Six mois de mariage et déjà tant d'amertume !

Non pas qu'elle fût malheureuse, mais ses vingt ans espéraient autre chose que cette solitude entourée dans laquelle elle vivait. Elle se serait consolée des absences de Jacques si, le soir, ils avaient pu se retrouver seuls dans l'intimité qu'elle souhaitait et qui n'existait guère dans ce château où tout était trop vaste, trop fastueux. Mais elle devait supporter les présences de ses beaux-parents et de Jeanne, sa jeune belle-sœur.

Or, dès le moment où Jacques lui avait présenté les siens, elle avait senti une barrière de glace se dresser entre eux et elle ; impression qui n'avait fait que se confirmer par la suite. Elle devait néanmoins accepter cette cohabitation comme la seule situation conforme aux intérêts de son mari. Elle puisait sa résignation dans la force de son amour et comme Jacques était un dieu à ses yeux, elle lui disait comme à l'Autre : « Que votre volonté soit faite... »

Jusque-là, elle s'était accusée d'égoïsme en s'efforçant de se convaincre qu'après tout, elle pouvait bien consentir quelques sacrifices à Jacques en attendant qu'il sortît de la passe difficile dans laquelle il se débattait avec son père. Les voitures Aiguelin, en effet, à la suite d'un accident survenu en course et causé par un vice de construction, avaient été l'objet d'une campagne de presse malveillante où le soutien d'une marque concurrente ne se devinait que trop. On ne leur faisait plus confiance comme autrefois et, en Bourse, leurs actions avaient subi un rude assaut.

Mais, depuis quelques semaines, Jacques n'était plus le même avec elle. Vaguement inquiète, elle se demandait s'il l'aimait vraiment comme un homme doit aimer une femme.

Orpheline trop tôt, élevée par une vieille tante dans une austère maison de province, elle ignorait tout de la vie et sentait confusément que l'amour devait être autre chose que cette politesse distante avec laquelle il la traitait,

Pourtant, elle était jolie, avec ses grands yeux sombres toujours voilés de douceur, ses cheveux d'ébène qui descendaient sur ses épaules en cascades vaporeuses lorsque, le soir, elle les dénouait ; sa bouche avait un dessin charmant et, sans l'artifice d'un fard quelconque, ses lèvres faisaient penser à la chair d'une grenade. Quant à son corps à peine évadé de ses lignes pubères, il eût tenté plus d'un sculpteur.

D'où venait alors que, quand elle se comparait à d'autres jeunes femmes moins belles qu'elle, elle se trouvait fade et sans séduction à leur côté ? Manque de hardiesse, empreinte trop profonde d'une jeunesse sans sourires ? De tout cela, elle souffrait sans pouvoir s'en corriger.

Son mari lui échappait, elle le sentait confusément. Que faire pour le retenir ? Peut-être ne lui montrait-elle pas assez qu'elle l'aimait ? Mal débarrassée encore de ses pudeurs juvéniles, elle s'efforçait pourtant d'accorder ses sens au diapason de son âme. Comment ne comprenait-il pas que c'était là un travail lent qu'il devait guider en initiateur avec l'orgueil de découvrir à lui-même son corps en attente ?

Lasse de remuer ainsi les plus sombres pensées, la jeune femme sortit de sa chambre. Dans le corridor, elle s'arrêta devant la porte de celle de Jacques. Hésitante, une main sur la poignée, elle attendit un instant. Puis elle entra pour s'imprégner de lui dans le décor qui voyait chacun de ses gestes familiers.

Tout était en ordre ; trop en ordre même. On sentait le passage d'une main étrangère, celle du valet de chambre, qui avait rangé tout ce qu'elle eût aimé trouver tel qu'il l'avait laissé.

Son propre portrait lui souriait sur un petit bureau. Elle ne voulut pas le voir et courut à celui de Jacques qu'elle pressa sur ses lèvres. Longtemps, les yeux clos, elle goûta le froid contact du verre protecteur. Puis elle remit le cadre à sa place et chercha autour d'elle quelque chose qui lui appartînt. Elle ouvrit un tiroir, en sortit une pochette dont elle respira le parfum. Son parfum. Elle croyait l'avoir auprès d'elle, s'attendait à entendre sa voix et, sur l'écran de ses paupières mi-closes, elle le voyait lui sourire bien plus tendrement qu'il le faisait habituellement.

Enfin, elle s'arracha à son adoration dont elle eût rougi si on l'avait surprise. Pieusement elle remit la pochette à sa place et fit glisser le tiroir qui se referma sans bruit.

Quelque chose tomba à terre, un papier qu'elle ramassa. C'était une lettre, couverte d'une écriture inconnue. Pas un instant l'idée ne lui vint que ce pût être une lettre de femme et elle s'apprêtait à la remettre dans le tiroir d'où, inconsciemment, elle venait de la faire glisser, lorsque deux mots parurent à ses yeux, qui vinrent la frapper au cœur comme un coup de poignard :
« Mon chéri. »

Tout son sang l'abandonna et, d'une main tremblante, elle déplia le papier qui laissa échapper un parfum tenace.

Des phrases dansèrent devant elle qui, la stupéfièrent d'abord et la déchirèrent ensuite :

« Mon chéri, disait la lettre,

« Deux jours sans te voir ! J'ai cru devenir folle. Pourquoi ne m'avais-tu pas prévenue ? Je sais bien que tu n'as pas à penser qu'à moi, mais moi je n'ai qu'à penser à toi et à compter les minutes qui me séparent de celles où je pourrai me blottir dans tes bras. Tu sais que je rentre à Paris demain et que, là-bas, nous ne pourrons plus nous voir qu'une fois ou deux par semaine. Alors, pourquoi ne pas être venu aujourd'hui ?

« Toute la journée, je t'ai attendu, et ce soir encore, bien que ce fût folie. J'ai imaginé de toutes les façons ce qui pouvait te retenir. Et finalement, lasse de trépigner d'impatience, je me suis couchée seule dans le grand lit

qui nous attendait tous deux. C'est de là que je t'écris en coulant parfois un regard mélancolique vers ta place vide.

« Vite un mot, chéri, dis-moi ce qu'il y a eu. C'est seulement le stylo en main que tu auras droit à cueillir tous les baisers que je mets en bas de cette page pour toi. »

Et c'était signé : « Gisèle ».

Pétrifiée, Colette répéta le nom de sa rivale :

— Gisèle !...

Puis, le regard fixe, sans une larme, elle murmura d'une voix rauque :

— Jacques !... Me faire ça !... Au bout de six mois... moins même, puisque chaque jour ils se retrouvent !...

Elle reprit la lettre pour tenter d'en percer le mystère. L'écriture en était élégante, le papier luxueux. Une seule indication sur sa provenance : « Week-end » suivie d'une date, le 19 mars.

« Week-end » ? Le nom d'une villa, probablement. Le 19 mars ? C'était le jour où Jacques avait dû partir précipitamment pour Paris afin de rassurer quelques gros actionnaires que la perspective d'un krach effrayait.

Ainsi, alors qu'elle croyait son mari occupé à se débattre pour éviter leur ruine à tous, il la trompait basement, sans vergogne.

À dire vrai, ce n'était pas seulement cette trahison qui la mortifiait, mais plutôt le sentiment de n'avoir pas su conserver son bonheur.

Les yeux secs, ramassée sur elle-même, pliée par une souffrance atroce, elle se sentait impuissante devant l'irréparable. Elle eût aimé avoir à ce moment quelqu'un près d'elle qui la comprît. Mais, désespérément seule, battue par les flots d'une existence cruelle, elle ne pouvait que se tordre les mains en songeant aux pires folies, la mort y comprise.

II

ÉTRANGÈRE

La cloche annonçant le dîner tira la jeune femme de son hébétude. Faisant appel à toutes ses réserves d'énergie, elle alla se baigner le visage dans son cabinet de toilette et descendit à la salle à manger où on n'attendait plus qu'elle pour se mettre à table.

Jacques, en conversation avec son père, s'interrompit à peine pour venir poser sur son front un baiser distrait. Elle eut la force de lui sourire pour ne rien laisser paraître de son désarroi ; mais il ne vit pas ses pommettes un peu plus rouges que d'habitude, ni le large cerne qui entourait ses yeux.

M^{me} Aiguelin, la première, prit place devant son couvert, hautaine et méprisante. Chacun l'imita et tout de suite. Colette put deviner que la Bourse n'avait pas été favorable ce jour-là. Un déluge de chiffres vint frapper ses oreilles bourdonnantes.

Jacques, en proie à une colère sourde, n'avait plus rien d'humain dans le regard. Lancé très tôt dans le monde des affaires, il était rompu à la lutte incessante qu'on lui avait appris à mener et, malgré ses vingt-cinq ans, on le sentait homme à broyer qui se trouverait sur son passage. Colette avait admiré jusque-là l'impression de puissance qu'il dégageait. Mais ce soir, en le comparant à son père, elle retrouvait chez l'un comme chez l'autre la même cupidité impitoyable, comme elle la retrouvait chez sa belle-mère ainsi que chez Jeanne dont les dix-huit ans n'étaient pas épargnés par cette fièvre de lucre, et qui, sous ses cheveux blonds décolorés, ne perdait rien de ce qui se disait.

— Si Corsal lance son paquet d'actions, affirmait Jacques, nous sautons, c'est certain.

— Pourquoi le ferait-il en ce moment ? objectait son père. Il y perdrait près de dix millions.

— C'est qu'il craint probablement d'en perdre le double en le faisant plus tard.

— Qu'il les vende donc ! Je les lui rachèterai !

Jacques eut un sourire amer qui fut plutôt un rictus.

— Les racheter, c'est bien beau. Mais avec quoi ?

— Si besoin est, je liquiderai mes minerais de Sartos.

— As-tu vu les cours d'aujourd'hui ?

— Non. Pourquoi ?

— Les Sartos ont terminé en clôture à 983 contre 1 114 hier et 1 257 avant-hier. Une vraie dégringolade dont on ne sait pas où elle s'arrêtera...

Le père Aiguelin fit craquer les jointures de ses doigts dans un geste qui trahissait sa rage impuissante et, soudain, sa tête se tourna vers sa belle-fille qui, gênée, baissa les yeux. Elle ne comprenait que trop ce que signifiait ce regard. Sur les trente millions de dot qu'elle avait apportés, la moitié avait déjà été engloutie dans l'affaire. Le reste, sa part personnelle, restait intacte.

La vérité commençait à se faire jour en Colette. Jacques, qui n'avait même pas surpris son désarroi ce soir-là, ne l'avait épousée que parce que les Aiguelin se trouvaient dans une situation difficile et qu'elle était riche, très riche. Elle avait apporté l'argent. Il avait cherché près d'une autre l'amour qu'elle n'avait pas su, elle, lui inspirer.

Jeanne Aiguelin, plus perspicace que son père, comprit la maladresse de ce dernier. Avec une intuition toute féminine, elle devina le mépris de sa belle-sœur pour sa famille qui n'attendait qu'un mot d'elle. Et son pied,

lentement, glissa sous la table pour se poser sur celui de son père qui, surpris, la regarda. Par un abaissement des paupières, elle lui fit signe de ne pas insister.

Le repas se poursuivit, morne et silencieux, animé seulement par le va-et-vient du maître d'hôtel.

Jamais autant que pendant ce dîner, Colette ne s'était sentie seule. On la traitait en étrangère sans même lui donner le change par quelque amabilité qui ne l'eût pas trompée, mais qui lui eût indiqué néanmoins qu'on marquait à son égard autre chose que du mépris.

Jusque-là, la présence de Jacques la réconfortait. Elle l'aimait tant qu'elle trouvait en lui sa seule raison de vivre, et lorsque sa froideur la déconcertait trop, elle la mettait sur le compte de son caractère.

Mais maintenant, elle savait. Il avait suffi d'une simple feuille de papier à lettre pour déchirer le voile qui l'aveuglait. Rien ne lui restait : affection, illusions, amour — pourquoi en parler encore ? — tout s'était enfui en quelques minutes, happé par une trahison veule et sans éclat dont la révélation soudaine avait tout balayé.

Sentant qu'on l'observait — Jeanne ne la quittait pas des yeux — Colette refoula ses larmes prêtes à jaillir.

Non ! elle resterait forte et saurait masquer sa douleur !

Au bout d'un instant, Jacques consentit enfin à lui adresser la parole. Ce fut pour lui dire :

— Je crois que votre père vous a laissé quelques-unes de ces actions dont nous parlions tout à l'heure ?

Comme s'éveillant d'un long sommeil, elle demanda :

— Quelles actions ?

— Les minerais de Sartos, voyons ! N'avez-vous rien entendu de ce que je viens de dire ?

L'impatience perçait dans les mots du jeune arriviste. Mais sa femme, sans paraître l'avoir remarqué, répliqua d'une voix lasse :

— Ces questions d'argent ont tellement peu d'importance à mes yeux... Oui, je crois, en effet, en posséder quelques-unes.

— Il serait peut-être opportun de les vendre tant qu'elles valent encore quelque chose.

— C'est mon notaire qui s'occupe de cela, vous le savez ; s'il juge bon de les vendre, il le fera.

— Voulez-vous que je passe le voir demain ?

— Comment ? Vous retournez à Paris ?

— Ce soir même, oui.

Colette, d'un air très calme, consulta sa montre :

— Ce soir ? Savez-vous qu'il va être neuf heures ? Vous ne pourrez être à Paris avant onze heures. Pourquoi ne pas attendre à demain matin pour partir ?

Cette question agaçait Jacques. Mais peut-être devina-t-il les soupçons de sa femme. Il crut bon d'expliquer :

— J'ai un rendez-vous d'affaires pour ce soir. C'est urgent, vous comprenez ?...

Elle coupa très vite :

— Oh ! je comprends parfaitement. Un rendez-vous d'affaires à minuit...

— Colette, que voulez-vous dire ?

— Mais rien, je vous assure.

— Vous prenez un ton, soudain... Que se passe-t-il ?

Elle répliqua un peu nerveusement :

— J’espérais que vous passeriez cette soirée auprès de moi, c’est tout.

— Vous savez bien que les affaires...

— ... Vous arrachent chaque jour un peu plus à moi. Je commence à m’en rendre compte. Pourtant, j’étais en droit de penser qu’aujourd’hui, vous feriez une exception. Peut-être avez-vous oublié qu’il y a six mois, jour pour jour, je devenais votre femme ?

Il leva les yeux au ciel et poussa un profond soupir :

— Comment pouvez-vous songer à de pareilles futilités alors que, peut-être, notre avenir se joue en ce moment ? Un anniversaire se fête tous les ans. Pourquoi le marquer plus au bout de six mois que n’importe quel autre jour ? Je vous assure que j’ai d’autres choses en tête !

Elle fut tentée de lui lancer :

— Gisèle, probablement !...

Mais elle se contint. Une lassitude extrême l’envahissait. Elle espérait que, ne fût-ce que par considération pour sa jeunesse, pour l’affection dont elle l’entourait, il exprimerait quelques regrets de son oubli, se chercherait des excuses...

Au lieu de cela, il la rabrouait presque, sans rien comprendre de ce qui se passait en elle. Décidément, elle ne devait guère conserver l’espoir de se le rattacher jamais !

Avant même d’avoir touché au dessert, il se leva et vint la baiser au front, comme il l’eût fait avec une enfant. Puis il prit congé des siens.

Alors qu’il allait disparaître, Colette l’arrêta d’un cri qui sortit malgré elle de sa gorge serrée :

— Jacques !

Pendant de longues secondes qu'égrenait l'horloge de tic tac régulier, leurs regards s'accrochèrent dans un silence tumultueux : celui de Colette, implorant et douloureux ; celui de son mari dur et impénétrable.

Enfin, il demanda d'une voix brève :

— Que me vouliez-vous ?

Elle voulut parler. Ses lèvres remuèrent mais aucun son n'en sortit.

Il haussa les épaules et franchit la porte qui se referma sur lui.

Colette, alors, se leva à son tour, et courut s'enfermer dans sa chambre où elle se libéra en un torrent de larmes, de sa douleur trop longtemps contenue.

Affalée sur le lit, elle étouffait dans le satin rose du couvre-pieds les sanglots qui secouaient ses épaules.

Elle souhaitait ne plus penser à rien et mourir ainsi en espérant retrouver par-delà les vivants ceux qui lui avaient été ravis trop tôt pour qu'elle pût les chérir : sa mère, dont elle avait pris la vie en venant au monde et son père qui, quinze ans plus tard, devait la rejoindre dans la tombe. Elle éleva sa pensée vers eux en une supplique angoissée, comme s'ils avaient pu encore quelque chose pour elle. Ils étaient à ses yeux la poutre providentielle à laquelle se cramponne le naufragé que la profondeur des flots attire. Elle se sentait sombrer dans l'existence comme dans un océan trop vaste où ses forces épuisées s'avéraient inutiles.

Sa jeunesse morose s'était écoulée dans l'espoir de trouver un jour le compagnon qui saurait la protéger. Elle avait cru découvrir en Jacques celui qu'elle attendait. Sa déception n'en était que plus cruelle maintenant qu'était tombé le bandeau qui l'avait aveuglée. Plus total qu'à l'époque où sa tante, à défaut d'affection, la couvait de sa sollicitude bienveillante, son abandon ôtait en elle toute force de réaction. La vie se jouait d'elle comme d'un fétu de paille...

III

DÉSESPÉRÉE

Colette ne dormit pas, cette nuit-là. Lorsque l'aube vint frapper les carreaux de sa clarté blafarde, elle était toujours dans la même position. La robe fripée, les cheveux défaits, les yeux secs d'avoir trop pleuré, elle se leva comme au sortir d'un long cauchemar.

D'un pas de somnambule, elle alla vers son cabinet de toilette où elle se dévêtit avec des gestes las. Elle ne parut reprendre conscience d'elle-même que devant la psyché, qui lui refléta l'image d'un corps parfait qu'elle contempla sans indulgence.

À quoi lui servait-il d'être belle puisque Jacques dédaignait cette beauté ?

Son visage, malgré la fatigue d'une nuit sans sommeil, gardait une expression de douceur résignée déconcertante chez une femme à qui le bonheur échappait, de quelque côté qu'elle se tournât.

Elle s'arracha à sa contemplation pour ne pas voir ses larmes. Puis elle fit couler son bain dans lequel elle se plongea bientôt, pour délasser ses membres engourdis.

Elle s'habilla ensuite d'un sobre tailleur gris et descendit pour une promenade dans le parc qui, pensait-elle, chasserait tous les noirs papillons de la nuit.

Sur le perron du château, elle rencontra sa jeune belle-sœur qui, levée très tôt elle aussi, s'exclama en la voyant si pâle :

— Oh ! Colette ! Que se passe-t-il ? Seriez-vous malade ?

Elle aurait voulu l'éviter, ne rien lui laisser voir de son désarroi. Mais Jeanne semblait tellement apitoyée que sa sollicitude, vraie ou feinte, réchauffa le cœur de Colette. Pour la première fois quelqu'un, dans cette maison, lui parlait avec, dans la voix, autre chose qu'une froide indifférence !

Jeanne avait assisté à la scène rapide de la veille, entre Jacques et elle. Pour qu'elle lui adressât la parole avec une telle intonation, il fallait que quelque chose se fût passé en elle qui provoquât sa sympathie.

Après tout, elles étaient sensiblement du même âge et certaines affinités pouvaient favoriser entre elles, sinon l'amitié, du moins une compréhension, de leurs âmes respectives.

Or, Colette ne demandait pas qu'on la plaigne ; encore bien moins que l'on cherche à pénétrer l'intimité de son cœur douloureux. Elle souhaitait simplement trouver autour d'elle autre chose qu'un mépris injurieux.

Comme elle ne répondait pas à la question de Jeanne, celle-ci reprit avec douceur :

— Le départ subit de Jacques, hier soir, vous a peinée. Mais il faut lui pardonner. Vous savez qu'il a peu de temps à consacrer à son foyer ; les affaires l'accaparent... Moi-même, à votre place, je serais aussi triste que vous. Mais je suis sûre que vous sauriez me prodiguer les mêmes paroles de sagesse que celles que me dicte mon cœur en ce moment.

Colette ne pouvait croire à un tel revirement qui l'inquiétait confusément, tout en l'incitant à espérer que, peut-être, elle s'était méprise sur le compte de sa belle-sœur.

Prudente, elle se contenta de dire :

— Je vous assure que vous vous trompez. Certes, j'aurais préféré que Jacques diffère son voyage. Mais puisqu'il ne le pouvait...

— Il a été brusque avec vous, je l'admets, mais c'est mon frère et je n'ignore rien de ses défauts comme de ses qualités. Il est tout d'un bloc et ne connaît peut-être pas assez les nuances qui plaisent à l'âme féminine. Regretteriez-vous déjà ?

— Oh ! non, s'empressa de protester Colette, Seulement, à vous, petite Jeanne qui allez bientôt vous marier, je puis me permettre de donner un conseil. Assurez-vous que vous trouverez auprès de votre fiancé un amour comme celui auquel nous aspirons toutes lorsque nous nous laissons bercer par nos rêves de jeunes filles.

— Pourquoi me dites-vous cela ? Doubteriez-vous de l'amour de Jacques ? Je puis vous assurer, moi, qu'il vous aime.

— J'aimerais partager votre conviction. Malheureusement, au fur et à mesure que les jours s'écoulaient, j'ai peur de comprendre...

— De comprendre quoi ?

Malgré elle, Colette s'était laissée aller à en dire plus qu'elle ne le voulait. Elle se ressaisit à temps et ne donna que cette réponse vague :

— Que la vie n'est pas toujours ce qu'on voudrait qu'elle soit...

— Vous pouvez même ajouter qu'elle ne l'est jamais. Aussi faut-il savoir la prendre comme elle se présente. Tenez, au lieu de philosopher ainsi inutilement, nous ferions mieux d'aller faire une promenade en voiture. Cela nous changerait les idées. Venez, je vous emmène.

Bien qu'elle eût envie de le faire, Colette ne put refuser. Déjà sa belle-sœur l'entraînait vers le garage où une superbe torpédo, cadeau de son père, n'attendait que son bon vouloir.

Elles eurent bientôt franchi les grilles du parc et s'élancèrent dans la campagne luisante de rosée sous les premiers feux du soleil.

Le vent frais et la griserie de la vitesse firent du bien à la jeune femme qui, soudain, envisagea l'avenir sous un jour moins maussade. La présence à ses

côtés de Jeanne, intrépide et sûre de ses réflexes, lui donna l'image de ce qu'elle devait être pour retourner la situation à son avantage.

Durant la promenade, elles parlèrent peu de ce qu'elles venaient d'effleurer. La conversation roula plutôt sur Robert Landier, le fiancé de Jeanne que, quelques semaines plus tôt, on avait vu au château pour la première fois.

Colette évoquait sa distinction, sa courtoisie, et complimentait sincèrement sa belle-sœur d'avoir su s'attirer l'amour de ce jeune ingénieur plein d'avenir et, ce qui ne gâtait rien, très riche.

Jeanne, visiblement, accueillait ces louanges avec plaisir. On la sentait fière de Robert Landier comme Colette était fière de Jacques au temps heureux de leurs fiançailles.

Quand elles revinrent au château, Colette se sentit moins seule. Sans trop chercher à approfondir si l'intérêt que lui portait soudainement sa belle-sœur était vraiment sincère, elle éprouvait un réconfort d'avoir pu parler un instant avec quelqu'un.

Sa déconvenue ne devait qu'en être plus cruelle.

Lorsqu'elles arrivèrent dans le salon, elles y virent M^{me} Aiguelin qui eut à l'adresse de sa fille un regard réprobateur avant de lui demander, de sa voix cassante :

— D'où venez-vous donc, à pareille heure ?

Colette sentit un frisson désagréable lui parcourir l'échine tandis que Jeanne répondait en secouant ses boucles trop blondes libérées du bandeau qui les enserrait :

— Nous venons d'échanger des confidences, Colette et moi, tout en goûtant la fraîcheur du matin.

— Serait-il indiscret de savoir quel genre de confidences ? fit M^{me} Aiguelin en ricanant.

Jeanne se laissa tomber dans un fauteuil où elle croisa les jambes avec désinvolture.

— Ma belle-sœur me disait, fit-elle avec un dédain nuancé, que Jacques n'était pas pour elle celui qu'elle espérait.

Comme si on l'eût souffletée, Colette rougit violemment et, avec horreur, considéra celle qui, si habilement, venait de se jouer d'elle. Elle ne put dire une parole tant l'indignation la clouait.

Déjà, sa belle-mère se tournait vers elle avec des yeux flamboyants.

— C'est maintenant seulement que vous vous en apercevez ? Maintenant que mon fils a lié sa vie à la vôtre ? Qu'avez-vous à lui reprocher ? Allons, parlez !

Un sursaut de fierté redressa la jeune femme. Jetée en avant par le flot de dégoût qui noyait son cœur, elle vint lancer à la face de M^{me} Aiguelin :

— Je lui reproche de trop vous ressembler, à vous tous ! Vos enfants sont dignes de vous, madame, et ce n'est pas à leur honneur !

Puis, sans attendre une réponse que sa belle-mère, cramoisie, ne trouvait pas, elle sortit en claquant la porte. Après avoir traversé le parc, elle se trouva sur la route qu'elle prit à gauche, sans savoir où la conduiraient ses pas.

Elle marchait vite, avec la crainte de sentir derrière elle quelqu'un lancé à sa poursuite. Pour égarer les recherches possibles, elle s'engagea à travers champs et, sans souci de la terre qui alourdissait ses souliers, se tordant les chevilles à chaque sillon, elle continua longtemps sa course sans autre but que celui de mettre le plus de distance possible entre le château et elle.

Dans son cerveau en feu, les idées s'entre-choquaient sans qu'elle pût les fixer sur un point quelconque. Le mépris avec lequel on l'avait traitée, la trahison de Jacques, l'hypocrisie de Jeanne et la tyrannie de M^{me} Aiguelin mère, tout cela passait et repassait dans sa tête douloureuse.

À son retour de promenade, tout à l'heure, elle songeait déjà à avoir une explication franche avec son mari, à tenter de le ramener à elle en usant des armes inépuisables de ressources que peut employer une femme adroite et qui veut lutter pour se faire une place au festin du bonheur. Si besoin avait été, elle se serait abaissée jusqu'à aller trouver sa rivale.

Mais maintenant, elle ne pensait plus à rien. La voix acerbe de sa belle-mère résonnait encore à ses oreilles. Elle fuyait pour ne plus l'entendre ; elle fuyait vers la liberté...

Et la liberté se présenta à elle sous l'aspect de la rivière qui interrompit soudain sa marche insensée.

Comme fascinée, elle se pencha sur l'eau.

L'eau ! La mort ! La délivrance !

Elle ferma les yeux et sentit ses jambes plier sous elle. Son corps oscilla...

Une tourterelle s'enfuit, effrayée par le bruit du plongeon.



Le soir même, réunis autour de la table familiale, les Aiguelin commentaient pour leur fils les événements de la journée. Jeanne, silencieuse, les écoutait sans exprimer son opinion autrement que par des hochements de tête.

Vêtu encore de son costume de voyage, Jacques semblait soucieux, mal à l'aise.

— Comment avez-vous appris la chose ? demanda-t-il.

— C'est bien simple, dit sa mère. Un paysan des environs pêchait dans la rivière, lorsqu'il entendit le bruit d'un corps qui tombe à l'eau. Il se

précipita vers le lieu de la chute et vit ta femme qui se débattait déjà pour tenter de regagner la rive. Sans doute l'eau lui avait-elle rafraîchi les idées.

— Je vous en prie, mère !

— Quoi ? Tu ne vas pas dramatiser cette mise en scène ridicule !

— Mise en scène qui aurait pu tourner tragiquement !

— Cette petite n'est pas assez sotte pour ne pas avoir remarqué la présence dans les environs de quelqu'un qui pût la sauver à temps. Ou alors, c'est qu'elle est folle.

— Je pencherais plutôt pour la seconde hypothèse, dit à son tour Charles Aiguelin qui, jusque-là, s'était confiné dans un silence prudent.

Jacques, à cette insinuation, n'eut pas un mot pour défendre sa femme. Il se contenta d'inviter sa mère à poursuivre son récit. Et celle-ci reprit :

— Le paysan qui, heureusement ou non — je ne sais plus que penser — savait nager, eut vite fait de plonger et de la ramener sur la terre ferme. Il l'a reconnue, nous a fait prévenir et nous sommes allés la chercher en voiture. Le médecin, appelé, a tout juste diagnostiqué une indigestion d'eau. Beaucoup de bruit pour rien, en somme.

— Elle était évanouie, lorsque vous l'avez ramenée ?

— Ou elle faisait semblant de l'être. En tout cas, je ne me suis guère attardée à son chevet. Je l'ai laissée au médecin et à sa femme de chambre. Mais, toi-même, tu viens de la voir. Que t'a-t-elle dit ?

— Rien. Elle s'est détournée et s'est mise à pleurer en appelant la mort.

— C'est bien ce que je pensais, reprit M. Charles Aiguelin. Cette petite est folle.

— Alors, faisons-la interner, surenchérit sa femme.

— Mais il faut des preuves, mère, un certificat médical...

— Sa conduite constitue une preuve. Quant au certificat médical, il ne sera pas difficile de l'obtenir.

Cette perspective ne paraissait guère enchanter Jacques.

— Vous oubliez, dit-il, que nous avons encore besoin d'elle. Les quinze millions qu'elle possède nous seraient bien utiles en ce moment.

— Raison de plus, triompha son père qui, décidément, savait où il voulait en venir. Tu n'es pas assez naïf, je pense, pour imaginer qu'avec les sentiments qu'elle nourrit à notre égard, elle va consentir à mettre cette somme à notre disposition ? Tandis que si nous la faisons interner, tu deviens tuteur de ses biens et, avec un peu d'adresse, nous pouvons en disposer à notre guise !

La conscience de Jacques ne se révolta pas à l'énoncé de ce calcul monstrueux. C'est sans doute que, depuis longtemps, elle avait cessé de l'habiter.

Ses parents n'eurent pas de peine à le convaincre et on se mit d'accord pour faire appeler le lendemain un médecin psychiatre qui, compte tenu du geste de la jeune femme qu'on lui présenterait comme irraisonné, ne manquerait pas — du moins le pensait-on — de délivrer le certificat souhaité.

IV

SE VENGER

Colette, plongée dans une hébétude, voisine de la démence qu'elle sentait véritablement monter en elle, se retrouvait, après sa tentative désespérée, devant les problèmes qui l'avaient poussée à mettre un point final à son existence. Jusque là, elle avait cru que la mort la délivrerait. Mais le froid contact de l'eau lui avait fait entrevoir tout le courage qu'il faut pour mourir à vingt ans. L'instinct de conservation, plus fort que son désespoir, l'avait fait se débattre en implorant un secours qui, heureusement, était venu.

Maintenant, plus vaincue que la veille, elle n'attendait plus rien. Ce fut une loque de chair sans pensée que le médecin appelé par les Aiguelin, trouva lorsqu'il pénétra dans sa chambre.

Sentant une présence inconnue, elle tourna la tête et vit une noble figure de vieillard aux cheveux argentés qui se penchait vers elle en souriant. Puis elle entendit une voix chaude lui demander avec douceur :

— Eh bien, mon enfant ? Comment vous sentez-vous, ce matin ?

Méfiant, elle ne répondit pas.

L'homme, sans brusquerie, lui saisit le poignet où il chercha le pouls.

— Allons, dit-il comme pour lui-même. Tout va bien. Pas de fièvre, c'est le principal.

— Mais, monsieur, fit-elle enfin. Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ?

— Je suis médecin et ne veux que vous guérir.

— Me guérir ? Je ne suis pas malade ! Qui vous envoie ? « Eux ? »

— Qu'entendez-vous par : « Eux ? »

Amèrement, Colette précisa :

— Mon mari, ma belle-mère, mon beau-père, ma belle-sœur... Tous ces gens de bien qui ont fait de moi ce que vous voyez.

— Allons, ne soyez pas injuste ! Ils ne vous veulent pas de mal puisqu'ils m'ont fait appeler pour vous soigner ! D'abord, parlez-moi bien franchement et dites-moi pourquoi vous avez voulu vous suicider.

— Pour que vous leur rapportiez notre conversation ?

— Voyons, je ne vous inspire pas plus confiance que cela ?

— Confiance ? C'est un mot dont je ne connais plus la signification. Puisque la mort n'a pas voulu me prendre, je demande simplement qu'on me laisse en paix...

— Jusqu'à ce que vous recommenciez.

Colette secoua la tête négativement et murmura presque à regret :

— Je n'en aurais plus le courage.

— Vous appelez cela du courage ? Ce n'est pas mon avis. Rien ne peut justifier le suicide. Surtout quand on est jeune et jolie comme vous l'êtes.

— Ma vie est un enfer. Si je vous la contais, vous me comprendriez peut-être.

— Alors, qu'attendez-vous ?

La jeune femme parut hésiter un instant. Puis, lasse et désabusée, elle fit cette remarque :

— Après tout, il ne peut plus rien m’arriver de pire que ce que j’ai déjà enduré.

Et, mise en confiance par le ton paternel du médecin, elle commença sa longue confession. Ce fut d’abord son enfance qu’elle retraça, puis la mort de son père qui l’avait laissée riche de plusieurs millions ; ensuite, elle évoqua sa rencontre avec Jacques Aiguelin chez de lointains parents, industriels à Lille ; puis son mariage et l’hostilité marquée de ses beaux-parents. Elle en arriva ainsi à la trahison de son mari, découverte fortuitement, puis à la discussion qui, la veille, l’avait dressée contre M^{me} Aiguelin mère.

— J’étais, avoua-t-elle, à bout de forces morales. Il me semblait que si j’avais continué à vivre dans ces conditions, je serais devenue folle. Alors, j’ai préféré en finir.

Le médecin l’avait écoutée attentivement, sans l’interrompre, attaché à saisir le moindre indice qui pût indiquer chez elle un dérangement cérébral quelconque. Mais il ne put reconnaître qu’une détresse immense montant vers lui en une plainte douloureuse qui ne cherchait même plus à se montrer persuasive.

Il n’eut pas de peine à deviner pourquoi les Aiguelin l’avaient fait appeler. Pris de pitié pour la jeune femme il lui remonta le moral et la quitta après lui avoir fait promettre qu’elle n’accepterait pas de s’avouer vaincue si vite.

— Le divorce, lui dit-il, est une solution plus raisonnable que la mort. Pourquoi n’y avez-vous pas songé ? Examinez-en les possibilités et si vous voyez vraiment que votre mari ne revient pas à de meilleurs sentiments, n’hésitez pas à le demander.

Dans le salon, la famille Aiguelin au complet attendait le résultat de cette visite.

Ce fut le visage fermé que le médecin psychiatre fit sa réapparition. Tout de suite, Jacques alla vers lui et lui demanda :

— Alors, docteur ? Qu'en pensez-vous ?

L'homme de science le toisa de son mépris, puis, glacial, répondit :

— Vous devez savoir mieux que moi les causes de ce que vous avez pu prendre pour un dérangement cérébral de votre femme.

— Comment ? Que voulez-vous dire ?

— Rien qui puisse vous échapper. Mon rôle se borne à constater que M^{me} Aiguelin est parfaitement saine d'esprit. Je regrette de ne pouvoir vous délivrer le certificat que vous avez sollicité.

Ses paroles eurent l'effet d'une douche froide sur Jacques et sa famille. Comprenant qu'il serait vain d'insister, ils laissèrent le praticien se retirer. Mais lorsqu'ils se retrouvèrent seuls, leur rage éclata sans retenue.

Jeanne, la première, recouvra son sang-froid.

— À quoi vous sert, dit-elle, de clamer votre déception à tous ? Cherchez plutôt à redresser la situation à notre avantage !

— Facile à dire, remarqua son père.

— Facile à résoudre, si Jacques sait se montrer adroit. À lui de jouer la comédie de l'amour, du repentir au besoin.

— Jamais je ne m'abaisserai à...

— À ton aise, mon cher ! Dans ce cas, fais ton deuil de la part de ta femme et trouve ailleurs, si tu le peux, l'équivalent de cette perte.

— Jeanne a raison, intervint le père. Tu dois ruser pour la reconquérir. En somme, tout ce qui arrive est de ta faute. Tu as oublié trop souvent le rôle que tu tenais.

— Si je comprends bien, dit Jacques, je dois, pour vous faire plaisir, jouer au Roméo roucoulant !

— Joue à ce que tu voudras, mais ne perds pas de vue que notre sort à tous est lié par les mêmes intérêts. Laisse passer l'orage ; attends deux ou trois jours et, quand tu jugeras le moment favorable, tente de faire renaître chez ta femme l'amour qui nous a si bien servis une fois déjà.

La mère, sans enthousiasme, jugea cette idée raisonnable et, après quelques réticences, Jacques promit de faire ce que l'on attendait de lui. Il ne le put d'ailleurs, car, le lendemain soir, grâce à la complicité de sa femme de chambre, Colette quittait subrepticement le château.

Ce fut un bel émoi quand on s'aperçut de sa disparition. Tout d'abord, on crut qu'elle avait de nouveau tenté de mettre à exécution son sinistre projet. Mais, le jour suivant, Jacques reçut une lettre qui le fixa sur la réalité. Colette écrivait de Paris, où elle s'était réfugiée, pour annoncer simplement qu'elle allait demander le divorce, même si les torts devaient être mis de son côté.

« En quittant le domicile conjugal, disait-elle, je me suis mise dans une position désavantageuse, mais je préfère cela à ce qui m'attendait en restant près de vous. Vous voudrez bien me faire savoir si vous acceptez notre libération mutuelle. Voici mon adresse provisoire : 23 *bis*, rue d'Antin. »

Lorsque Jacques eut terminé la lecture de cette lettre, il la déchira d'un geste rageur, et, l'œil mauvais, la bouche tordue dans un affreux rictus, il murmura entre ses dents serrées :

— Divorcer ? Ça jamais, par exemple !

**

Colette, qu'un renouveau d'énergie animait maintenant, avait soif de vengeance. Elle savait le dépit que devaient éprouver Jacques et les siens de voir s'échapper leurs espérances sur sa fortune personnelle. Mais cela ne lui suffisait pas. Tout ce qu'elle avait enduré jusque-là, elle était décidée à le leur faire payer au double et même au triple.

À son abattement de la veille succédait une exaltation grandissante. Finie la petite provinciale qu'on menait à son gré ! Finies les détresses muettes qui la laissaient brisée ! Sa beauté, elle saurait la faire valoir. Sa séduction, elle saurait la trouver ; elle l'emploierait pour se faire aduler à son tour. Après tout, n'avait-elle pas droit comme les autres à sa part de bonheur ?

Et l'idée naquit en elle, qu'elle mit en contrepoids de sa première revanche, de prendre d'abord un amant. Comme toutes les âmes faibles qui prennent une résolution, elle décida de mettre celle-ci à exécution sans retard.

L'hôtel où elle était descendue se trouvait à proximité des grands boulevards. Un soir, à l'heure où le Paris des plaisirs s'éveille, elle pénétra dans une taverne luxueuse où un orchestre argentin déversait des flots d'harmonie.

Dépaysée, dans ce milieu où tout lui était nouveau, elle chercha une table à l'écart, loin de la piste où évoluaient des couples enlacés. Elle en trouva une, sous un balcon qui l'abritait des feux de la salle.

À peine fut-elle assise qu'un homme vint s'incliner devant elle pour l'inviter à danser. Il était grand, très brun, avec des yeux en amande d'où partait un regard enveloppant et câlin. Elle se laissa entraîner au rythme d'un tango. Puis il vint la raccompagner et lui demanda la permission de s'asseoir à sa table. Indifférente, elle accepta.

Un flirt s'ébaucha, timide d'abord de la part de l'inconnu qui, voyant ensuite qu'on ne le repoussait pas, s'enhardit jusqu'à devenir pressant et à cueillir un baiser sur des lèvres que Colette ne lui déroba point.

Ils burent du champagne. Colette avait besoin de se griser pour supporter l'idée de son inconduite. Elle sentait que son compagnon la prenait pour une fille ; mais, décidée à aller jusqu'au bout, elle ne faisait rien pour le détromper. Ce fut peut-être ce qui la sauva d'elle-même.

L'homme, en effet, jugeant qu'il n'avait plus de précautions à prendre, abandonna délibérément ses manières distinguées pour se montrer sous son véritable jour : celui d'un peu reluisant personnage qui tirait le plus clair de ses revenus de son pouvoir séducteur.

— Tu m'emmènes chez toi ? demanda-t-il, après qu'il l'eut laissée payer les deux bouteilles qu'ils avaient bues.

Surprise, autant par ce tutoiement soudain que par le procédé brutal, elle eut un haut-le-corps. Et, tandis qu'il voulait l'enserrer dans ses bras, elle se dégagea avec vivacité. Un profond dégoût s'emparait d'elle, maintenant. Elle aurait voulu fuir, se retrouver seule dans sa chambre d'hôtel.

Mais l'inquiétant personnage ne l'entendait pas ainsi. Comme elle se levait en le repoussant, il lui saisit le bras et l'obligea à se rasseoir.

— Quoi ? Tu fais des manières, maintenant ?

— Lâchez-moi. Laissez-moi partir.

— Pourtant, tu n'en avais guère envie, à l'instant hein ?

— Laissez-moi, vous dis-je !

— Ma petite, tu n'as pas encore assez de métier pour m'en imposer. Maintenant que je t'ai, je te garde. Ou tu devras compter avec moi, si tu veux « te défendre », ou tu chercheras un autre coin. Compris ?

Très pâle, Colette planta son regard dans le sien.

— Si vous ne me lâchez pas immédiatement, dit-elle, j'appelle.

Tant d'assurance perçait dans cette menace que l'homme eut peur d'un scandale. Son étreinte, lentement, se desserra, et Colette en profita pour

s'enfuir, écoeurée.

Dégrisée, elle entrevoyait l'abîme dans lequel elle avait failli tomber. Elle se faisait horreur en pensant à ce qu'eût pu être sa déchéance. Et tout ça, pour se venger de son mari ! Triste vengeance, en vérité !

Elle sauta dans un taxi, à la porte de l'établissement, en prenant bien garde que son peu recommandable compagnon ne la suivît. Elle se fit reconduire à son hôtel, où elle se coucha tout de suite, tremblante encore du danger passé. Le sommeil ne la prit que très tard, et, toute la nuit, elle fut agitée par d'affreux cauchemars.

V

UN AMI...

Quelques jours plus tard, sortant d'un restaurant voisin de la Madeleine, où elle prenait ses repas, Colette se trouva nez à nez avec Robert Landier, le fiancé de sa belle-sœur. Tout d'abord, il ne la vit pas, et, peu soucieuse d'engager une conversation gênante, elle allait passer son chemin, lorsqu'il la reconnut et l'aborda, son chapeau à la main, un sourire radieux éclairant son visage fin et racé.

— Madame Aiguelin ! Vous ici ! Quelle bonne surprise !

Une rougeur monta au front de la jeune femme. Elle répugnait à conter ses déboires et devait pourtant dire quelque chose, ne fut-ce que pour expliquer sa présence dans la capitale. D'autant plus que Robert Landier, dès le moment où on le lui avait présenté, lui était apparu extrêmement sympathique. Comme il lui demandait des nouvelles de Jacques, elle se dit qu'après tout, il valait mieux qu'il sût. Les yeux obstinément fixés à terre, elle dit dans un souffle :

— J'ignore ce que devient Jacques. Voilà dix jours que je l'ai quitté.

La stupéfaction se peignit sur les traits du jeune homme. Avec cette gêne qui caractérise les gens quand, malgré eux, ils viennent d'aborder un sujet scabreux, il crut bon de s'excuser.

— Pardonnez-moi, dit-il. J'ignorais...

— Jeanne ne vous a pas mis au courant ?

— Sans doute n'a-t-elle pas cru utile de le faire.

— Évidemment !

— Pourquoi, évidemment ?

— Vous ne pouvez pas comprendre.

— Comprendre quoi ?

— Rien. Parlons plutôt de vous.

— Savez-vous que vous m'intriguez ? Je ne voudrais pas me montrer indiscret, mais vous semblez mêler ma fiancée aux raisons de votre départ et j'aimerais savoir, autant par amitié pour vous que par amour pour elle, ce qui s'est passé entre vous deux ; et entre vous deux seulement.

Colette hésita. Puis elle consulta sa montre et demanda :

— Avez-vous un quart d'heure à perdre ?

— Plus, même.

— Alors, entrons dans ce café, voulez-vous ? Nous y serons mieux à l'aise pour parler.

Quand ils furent installés dans un coin de la salle à peu près déserte à cette heure, Colette prévint tout de suite son interlocuteur :

— Ne croyez pas que je veuille vous faire subir la longue litanie de mes griefs contre votre futur beau-frère et sa famille. Simplement, je voudrais vous poser une question : « Comment avez-vous été amené à faire la connaissance de Jeanne ? »

— Par l'intermédiaire d'amis communs qui nous ont présentés l'un à l'autre, l'été dernier, à Deauville. Vous l'ignoriez encore ?

Amèrement, Colette remarqua :

— Je n'ai jamais été mise au courant de ce qui se passait dans la famille de mon mari.

Puis elle reprit :

— Jeanne connaissait-elle votre situation lorsqu'elle a accepté de devenir votre femme ?

— Évidemment, elle me savait riche. Mais pourquoi cette question ?

— Monsieur Landier ! Êtes-vous sûr de l'amour de votre fiancée ?

Ici, le jeune homme se cabra :

— Madame ! Je ne vous reconnais pas le droit...

— Restez calme, je vous prie. Jugez-moi comme bon vous semble, mais, dans votre intérêt, répondez franchement, en vous-même, à la question que je viens de vous poser.

— Écoutez, je ne sais à quel mobile vous obéissez en ce moment. Mais j'avoue que vous me décevez énormément. Si vous avez une vengeance à assouvir, dont j'ignore la cause, usez d'un autre procédé que celui qui consiste à désunir deux cœurs que rien ne séparera jamais.

Puis se levant, sans même tremper les lèvres dans le café turc qu'on venait de leur apporter, Robert voulut prendre congé.

— Je crois, madame, que nous n'avons plus rien à nous dire.

Il fit le geste de sortir une pièce pour payer les consommations, mais Colette l'arrêta :

— Une minute encore, voulez-vous ?

— Excusez-moi, mais...

— Asseyez-vous. Je serai brève.

Il obéit de mauvaise grâce et la jeune femme reprit :

— Il se peut que Jeanne vous aime sincèrement. Je vous le souhaite du fond de l'âme. Mais que l'amour ne vous aveugle point jusqu'à vous faire oublier vos intérêts. Mariez-vous, mais gardez votre indépendance financière. L'affaire Aiguelin est un gouffre où la moitié de ma dot a été engloutie. Le reste eût peut-être suivi le même chemin, si je ne m'étais ressaisie à temps. On ne m'a acceptée comme femme et comme bru que pour ma fortune. Par la suite, on n'a même pas eu la pudeur de masquer le dédain que j'inspirais. J'ai vécu au château comme une bête, sans amour, sans affection. Mon mari m'a trompée ; ses parents ne m'ont épargné aucune vexation ; quant à sa sœur, elle est votre fiancée et j'aime mieux ne pas la ternir à vos yeux. Si vous ne m'aviez été sympathique, je me serais tue. Mais j'estime qu'il est de mon devoir de vous prévenir tant que rien d'irréparable n'a été accompli.

Ému par l'accent de sincérité de ces paroles, bien qu'il affectât de repousser le trouble qu'elles jetaient en lui, Robert Landier prit congé de Colette.

Certains faits lui revenaient en mémoire ; en particulier l'insistance de son futur beau-père qui, à plusieurs reprises, avait fait miroiter à ses yeux la perspective d'une association qu'il représentait comme avantageuse. Sans méfiance, le jeune homme avait promis un apport de quarante millions — ma fortune, presque.

Certes, il ne songeait pas à suspecter l'amour de Jeanne, l'aimant trop lui-même pour cela. Mais la prudence ne lui recommandait-elle pas de ne pas repousser *a priori* l'avertissement de Colette Aiguelin ?

Pour dissiper toute équivoque, il résolut de se rendre au château et de sonder les intentions de son futur beau-père à son égard. Il partit le lendemain soir, et le krach retentissant des minerais de Sartos qui défrayait la chronique financière du jour, lui fournit un excellent prétexte pour expliquer son arrivée subite.

— J'ai perdu dans cette affaire, dit-il à Charles Aiguelin qui, déjà, s'inquiétait de l'entendre aborder un tel sujet, la moitié de mon avoir. Je

suis venu sans tarder vous prévenir qu'il me sera difficile de tenir la promesse que je vous ai faite.

Un bloc de glace tomba entre les deux hommes, dans le bureau de M. Aiguelin.

Jeanne, prévenue de l'arrivée de son fiancé, fit une irruption soudaine à ce moment. Les visages de son père et de Robert la prévinrent que quelque chose de grave se passait.

Robert voulut lui ouvrir les bras pour qu'elle vînt s'y blottir, mais M. Aiguelin ne lui en laissa pas le temps.

— Laisse-nous, Jeanne. Nous avons à parler, M. Landier et moi. Nous te rejoindrons tout à l'heure.

Désagréablement surpris par cette brusquerie, Robert revint prendre place dans le fauteuil qu'il occupait l'instant d'avant, tandis que Jeanne se retirait, vexée.

— Parlons franchement, reprit l'industriel, vous m'avez dit avoir perdu dans ce désastre la moitié de votre avoir. Le reste est donc intact ?

— C'est-à-dire...

— Pas de tergiversations, je vous en prie ! Ou vous maintenez votre promesse dans la mesure de vos possibilités, ou vous manquez à votre parole et, dans ce cas, je vous demande d'être franc.

— Tout d'abord, je tiens à vous faire remarquer que je n'ai aucunement engagé ma parole. Ensuite, vous devez comprendre qu'après le coup rude que je viens de subir, ma circonspection soit éveillée.

— Dois-je traduire que vous me retirez votre confiance ?

— Ma confiance en vous ne peut être mise en cause. Mais vous n'êtes pas seul maître, que je sache, des actions de votre usine.

— Je comprends. On vous a dit que Corsal voulait me faire sauter, et vous avez peur ?

Effectivement, ce bruit était parvenu aux oreilles de Robert Landier. Mais il n'avait pas voulu y croire. L'empressement de son futur beau-père à le lui confirmer ne fit qu'accentuer l'impression qui, déjà, se cristallisait en lui, que Colette ne lui avait pas tout à fait menti.

Comme il ne répondait pas, Charles Aiguelin prit son silence pour un aveu. Se levant brusquement, il mit un terme à leur entretien en disant, très pâle :

— Soit, je ne veux pas influencer votre décision. Vous restez libre de faire ce que bon vous semblera. Je me passerai de votre appui et c'est tout.

— Croyez bien que je regrette et...

— Ne prenez pas la peine de vous excuser. Venez plutôt. Ma femme et mes enfants nous attendent.

Ce fut seulement pendant le dîner, auquel Robert avait été convié, que M. Aiguelin mit les siens au courant de la décision de son futur gendre.

Pendant que son futur beau-père parlait, le jeune homme guettait sur le visage de M^{me} Aiguelin, de Jacques, et surtout de Jeanne, l'effet que produiraient ses paroles.

Il fut bientôt fixé. Tous trois s'arrêtèrent de manger et posèrent sur lui un regard sévère. Jeanne, la première, demanda des explications.

— Robert ! dit-elle. Je pense que vous n'avez pas parlé sérieusement ?

— Hélas !... Je n'ai pas l'habitude de plaisanter sur de tels sujets. Vous devez bien comprendre que si j'ai pris une telle résolution, c'est que des événements indépendants de ma volonté se sont mis en travers de ma route. J'ai perdu une grosse somme. Je pense la rattraper par mon travail. Mais, pour le moment, je ne puis disposer de mes capitaux qu'avec prudence.

— Est-ce à dire, coupa Jacques violemment, qu'il serait imprudent de les mettre dans notre affaire ?

— Laisse, Jacques, intervint son père. M. Landier a sans doute prêté une oreille trop complaisante aux bruits qui courent en ce moment sur notre compte. Tu sais, cette rumeur d'après laquelle Corsal, d'une pichenette, pourrait nous faire mordre la poussière !

M^{me} Aiguelin, à son tour, sortit du mutisme que lui avait causé la première stupéfaction. Jamais son visage n'avait paru plus anguleux, sa peau plus incolore. Elle persifla entre ses dents serrées :

— M. Landier nous fait confiance, j'en suis ravie.

Robert ne voulut pas s'abaisser à lui répondre. Il ne nourrissait plus d'illusions sur le compte de ses hôtes. Seule, Jeanne l'intéressait encore, car il ne voulait pas croire qu'elle ne prendrait pas sa défense. Il la vit, penchée vers son assiette, une rougeur au front, et crut qu'elle attendait que sa famille revînt à plus de calme.

Les plats se succédèrent. On y touchait peu. Nul ne se sentait en appétit. Une gêne pesait sur les épaules de tous, que rien ne parvenait à dissiper.

Lorsque Robert annonça son intention de repartir, personne n'eut l'idée de l'en dissuader ; pas même Jeanne dont il cherchait en vain à saisir le regard. Ce ne fut qu'au moment où il allait démarrer, après avoir subi l'affront d'un adieu glacial de la part de tous, que celle-ci courut jusqu'à sa voiture. Un chagrin réel semblait la bouleverser. Appuyée à la portière, elle dit avec un sanglot dans la voix :

— Robert, est-ce bien votre dernier mot ?

Nerveusement, il répliqua :

— Je regrette, Jeanne que vous n'ayez pas cru devoir me parler plus tôt hors de la présence de vos parents.

— Que m'auriez-vous dit ?

— Que les questions d'argent sont peu en regard de l'amour. Je n'aurais pas cru qu'elles eussent une telle importance à vos yeux.

— Mais, Robert. C'est de notre mariage qu'il s'agit peut-être !

— Autrement dit, si j'avais été pauvre, je n'aurais eu aucune chance d'être agréé comme votre époux, aussi bien par vos parents que par vous.

— Comment pouvez-vous penser pareille chose ?

— Ce n'est que la déduction logique de ce qui s'est passé ce soir.

— C'est donc ainsi que vous me jugez ?

— Vos parents, du moins ; et votre frère qui ne vaut guère mieux.

— Mais moi, Robert ! Moi...

— Vous alliez me laisser partir sans même me reconforter d'un mot tendre.

— L'ai-je fait ?

— Vous ne m'avez retenu que pour me demander si ma décision est définitive. Or, elle l'est maintenant plus que jamais.

— Alors, vous ne m'aimez plus ?

— Vous ne m'avez guère permis de vous assurer du contraire.

— Robert ! Vous êtes cruel ! Je vous aime, moi, de toutes mes forces. Seulement, je ne puis supporter l'idée que ma famille se dresse contre vous. Et vous venez de la blesser par votre méfiance à son égard. Vous avez subi une lourde perte, je le reconnais, mais vous ne devez avoir aucune crainte pour le reste de vos possibilités. Puisque vous ne pouvez tenir votre promesse d'apporter quarante millions comme vous l'aviez assuré à mon père, montrez au moins votre confiance dans une limite plus modeste.

— Des chiffres ! Encore des chiffres ! s'emporta Robert. On ne parle donc que de cela dans cette maison ! Suffit, Jeanne ! Je sais à quoi m'en tenir.

Rageusement, il appuya sur son démarreur. Jeanne se recula, livide. Mais, sans un regard pour elle, il mit sa voiture en marche et disparut dans la nuit.

**

Le lendemain, Robert guetta Colette Aiguelin à la sortie du restaurant où il savait qu'elle prenait ses repas.

— J'ai beaucoup à me faire pardonner de vous, lui dit-il tout de suite après qu'il se fut excusé de l'aborder ainsi.

Et il fit le récit de son entrevue avec les Aiguelin et de sa rupture avec Jeanne qu'il avait signifiée dès son arrivée à Paris dans une lettre dure adressée à la jeune fille.

— Ainsi, constata Colette amèrement. Je ne m'étais pas trompée. On agissait avec vous comme on l'avait fait avec moi. Que n'ai-je rencontré comme vous sur mon chemin quelqu'un qui eût pu m'ouvrir les yeux !...

— Je vous dois beaucoup. Laissez-moi vous remercier.

— Ma plus belle récompense est de vous savoir hors d'atteinte de ces gens sans scrupules. Ils ont fait de moi une épave ; ma vie est brisée ; tout est à recommencer. Vous ne pouvez savoir ce que c'est que de désespérer de tout à vingt ans.

— Vous n'en avez pas le droit. La vie peut encore vous réserver de beaux jours.

— On dit ça...

— Et c'est la vérité. Tenez, je vous offre mon amitié. Si vous me faites l'honneur de l'accepter, je vous aiderai à surmonter votre peine. Je vous supplie de ne voir là qu'une preuve de ma gratitude.

— Merci, monsieur Landier. Vous êtes bon. Je l’ai toujours compris et c’est pourquoi j’ai voulu vous mettre en garde. Oui, j’accepte votre amitié si elle reste ce que je désire qu’elle soit, c’est-à-dire une compréhension mutuelle loin de toute équivoque.



Et c’est ainsi qu’ils se revirent souvent, en bons camarades d’abord. Puis la sympathie qui les attirait l’un vers l’autre devint, à leur insu, quelque chose de plus fort et de plus doux aussi. Un jour, ils comprirent qu’ils s’aimaient et ce jour-là, ils ne surent pas résister. Une auberge fleurie sur les bords de l’Oise, abrita leurs premières étreintes.

VI

DRAME

Lorsque Jeanne Aiguelin avait reçu de Robert la lettre lui annonçant la rupture de leurs fiançailles, elle avait compris pour la première fois toute la force de son amour pour lui. Au début de leur idylle, elle n'avait d'abord vu que l'excellent parti qui s'offrait à elle en la personne de ce jeune homme aimable et distingué qu'on disait riche à millions. Puis, à feindre la tendresse, elle s'était prise à son propre jeu. Malgré sa rouerie, malgré sa force de caractère peu commune chez une jeune fille de son âge, elle avait un cœur que l'éducation matérialiste de ses parents n'avait pu transformer complètement. Et ce cœur, ignorant des contraintes extérieures, s'était éveillé à l'amour comme une rose s'ouvre à l'appel du printemps. Maintenant, il saignait et Jeanne souffrait.

Deux mois plus tard, un voyage à Paris lui donna l'occasion de tenter une démarche auprès de Robert pour le faire revenir sur sa décision.

Elle se rendit boulevard Murat où il demeurait dans un immeuble moderne non loin de la porte d'Auteuil et, tremblante d'espoir, se fit annoncer par le valet de chambre qui lui ouvrit. Quand Jacques parut dans le salon où elle l'attendait, il l'enveloppa d'un regard froid.

— Votre présence ici, mademoiselle, est pour le moins insolite. Je croyais vous avoir fait comprendre clairement...

— Robert ! Écoutez-moi...

— Je ne veux rien entendre. Tout ce que vous pourriez me dire, vous me l'avez écrit. En ne vous répondant pas, je ne pouvais mieux vous montrer

que vos arguments ne parvenaient pas à me convaincre.

— Pourtant, Robert, vous m’avez aimée !

— Je ne désire que l’oublier. Ne me faites pas regretter de vous avoir reçue aujourd’hui chez moi. J’ai voulu simplement vous éviter l’affront d’être éconduite par un domestique. Vous m’obligeriez, maintenant, en n’insistant plus. Mon travail m’appelle.

Il s’inclina lentement et sonna son valet de chambre.

— Jean, veuillez reconduire mademoiselle.

Titubante, Jeanne sortit sans un adieu.

De ce jour, elle n’eut plus qu’une idée : se venger en le tuant pour le suivre ensuite dans la mort. Elle revint chez ses parents et, un matin, de très bonne heure, elle prit le revolver de son père et se mit en route pour Paris, seule au volant de sa voiture, sous le prétexte d’une simple promenade dans les environs.

Après une course folle sur la route déserte à cette heure, elle atteignit la porte d’Auteuil et vint stopper devant le domicile de Robert. Puis, sans quitter des yeux le porche de l’immeuble, elle attendit patiemment.

Vers neuf heures, le jeune homme sortit. Il était accompagné de Colette.

En reconnaissant sa belle-sœur au bras de celui qu’elle aimait, la jeune fille sentit tout son sang l’abandonner.

Son arme à la main, elle ouvrit la portière et fit quelques pas sur le trottoir. Les amants la reconnurent et se serrèrent instinctivement, comme pour mieux se protéger l’un l’autre.

Un coup de feu claqua. Robert, avec un gémissement, porta la main à son côté droit. Et tandis que Colette, hurlante, le soutenait avec peine, une autre détonation acheva de jeter l’émoi dans ce quartier paisible.

Heureusement, un cantonnier témoin de cette scène rapide venait de se précipiter sur la meurtrière ; de sorte que la balle se perdit et que Jeanne, en un clin d'œil, fut désarmée.

De toutes parts, des gens accouraient. On se précipitait vers le blessé qui, maintenant, ne donnait plus signe de vie. Colette s'était abattue sur son corps et sanglotait désespérément. Quant à Jeanne, solidement maintenue, elle ne songeait plus à opposer de résistance à ceux qui s'assuraient de sa personne. Les yeux ouverts démesurément sur le corps de sa victime, elle semblait ne pas réaliser encore pleinement les conséquences de son geste. Elle se laissa appréhender par les agents accourus et ce ne fut que dans le car qui l'emmenait au commissariat qu'une détente se produisit en elle ; tourmentée par une crise nerveuse, elle s'écroula sur la banquette de bois.

Tandis que l'on emmenait Robert dans une ambulance, Colette, terrassée par une syncope, devait être, elle aussi, transportée à l'hôpital.

Or, ce fut dans la salle coquette d'une clinique privée, qu'elle revint à la vie deux jours plus tard.

Elle s'étonna d'abord de se trouver là, tenta de rassembler ses souvenirs, puis, n'y parvenant pas, elle interrogea l'infirmière qui veillait à son chevet. On lui apprit ainsi que son mari, sitôt après le drame, était accouru et l'avait fait transporter dans cette clinique où longtemps, on avait désespéré de la sauver.

— Mon mari ! répéta-t-elle hébétée.

À ce moment, la porte s'ouvrit et Jacques parut qui, le visage calme et très maître de lui, fit signe à l'infirmière de se retirer.

Réunissant ses forces affaiblies, Colette essaya de se dresser sur son oreiller. Il l'arrêta du geste et vint s'asseoir près d'elle.

— Ma présence vous surprend ? dit-il.

— Je vous en supplie, allez-vous-en ! Laissez-moi !

— Ne vous agitez pas et parlons sérieusement.

Elle se mit à trembler et demanda angoissée :

— Robert ? Qu'est devenu Robert ?

Sans l'ombre d'une quelconque rancune, Jacques la rassura :

— Votre amant va aussi bien que possible. Il n'a été touché que superficiellement et ses jours ne sont pas en danger.

Comme elle le regardait avec incrédulité, il reprit :

— Pourquoi vous mentirais-je ? Je n'ignore rien de ce qui s'est passé. Je suis prêt à tout pardonner si vous-même voulez bien oublier vos griefs contre moi pour ne plus songer qu'au scandale dont vous êtes cause et qu'il s'agit à tout prix d'étouffer.

— Où voulez-vous en venir ? demanda-t-elle, méfiante.

— À ceci : ma sœur est actuellement en prison, vous vous en doutez...

— C'est le juste châtiment de son infamie !

— À votre point de vue, peut-être. Je ne partage pas votre avis. La rupture de ses fiançailles avec Landier est votre fait et comme elle l'aimait, sans excuser son geste on peut néanmoins le comprendre.

— Ce n'est pas moi qui ai détaché Robert d'elle, c'est votre famille et vous-même...

— En admettant que cela soit, culpa Jacques, je ne suis ici ni pour vous faire des reproches, ni pour exprimer de vains regrets sur ce qui est fait. Seulement, je suis en droit de vous demander de m'aider à réparer le mal s'il en est encore temps.

— Expliquez-vous.

— Voilà. Comme vous pouvez le penser, une nuée de journalistes s'est abattue autour de ce drame. Le soir même, les journaux publiaient d'énormes manchettes annonçant que Jeanne Aiguélin, la fille de l'industriel bien connu, avait tiré sur son ex-fiancé, Heureusement, nous avions été prévenus à temps, mon père et moi. Grâce à notre intervention auprès d'influents personnalités, le public ignore encore que Landier vous avait pour maîtresse et que c'est cette révélation qui a provoqué le geste de ma sœur. On a parlé simplement d'une femme brune qui accompagnait la victime. Or, il ne faut pas que cette sorte de liaison incestueuse soit jetée en pâture à l'opinion publique.

— Robert avait rompu avec Jeanne. Il était libre.

— Lui, peut-être, mais vous ne l'étiez pas. Je vous assure que la divulgation de la vérité ne serait pas à votre avantage ; pas plus d'ailleurs qu'à celui de Landier. Sa situation pourrait se trouver gravement compromise d'un tel scandale qui rejaillirait sur nous tous, lui compris.

« Pour le moment, il ne s'agit, aux yeux de la foule, que d'un drame passionnel comme on en voit tous les jours. Le drame de famille doit rester ignoré. C'est pourquoi je viens vous offrir un pardon qui me coûte, certes, mais que j'estime nécessaire. »

Il se tut et un long silence tomba dans la petite chambre aux murs clairs dont les baies vitrées s'ouvraient sur un parc resplendissant de verdure.

Colette, paupières closes, écoutait en elle la voix de la raison et celle, plus forte, de son amour.

Certes, son mari n'avait pas tort. La Société industrielle des Ponts et Chaussées où Robert Landier occupait le haut poste d'ingénieur en chef, ne manquerait pas d'interpréter défavorablement l'attitude de son collaborateur si celle-ci lui était révélée. D'autre part, que pouvait-elle espérer de cette liaison si son mari persistait à ne pas vouloir divorcer ? Une vie errante dans la crainte perpétuelle d'une surprise toujours possible ? Avait-elle le droit d'entraver ainsi l'avenir de Robert ?

Mais son cœur parlait plus haut que ses raisonnements les plus justes. Robert, c'était le seul homme qui eût su lui montrer ce qu'était le bonheur. Entre ses bras, elle avait vécu d'inoubliables heures dont, auparavant, elle ignorait jusqu'à la possibilité. Elle avait cru aimer Jacques aux premiers temps de leur mariage ; cette illusion n'avait pas résisté à la révélation d'une réelle tendresse telle que celle que lui avait prodiguée Robert.

Et il lui fallait, maintenant, renoncer à cela ? Renoncer au soleil pour se replonger dans les ténèbres ?

Elle imagina son retour au château avec Jacques et l'accueil que lui feraient sa belle-mère et son beau-père.

— Vos parents sont-ils au courant de votre démarche ? demanda-t-elle.

— J'ai agi en complet accord avec eux.

Elle eut un rictus sceptique et reprit :

— Sont-ils prêts à modifier leur attitude passée à mon égard ?

— Ils le feront si je le leur demande.

Divers sentiments contradictoires se heurtaient en Colette. Elle aurait voulu consulter son amant avant de prendre une décision. Mais Robert ne se fût pas résigné à une séparation et, en l'écoutant, elle risquait de briser sa vie, à lui, par égoïsme. Non ! Cela, elle ne l'eût pas accepté !

Un ultime débat intérieur vainquit ses dernières hésitations. Elle tourna la tête sur l'oreiller pour dissimuler ses larmes et dit d'une voix lasse :

— Soit, je vous suivrai !...

— Ah ! Enfin ! soupira Jacques.

Elle ajouta vite :

— À une seule condition.

— Laquelle ?

— Nous vivrons en étrangers et ne serons mari et femme qu'aux yeux du monde.

Jacques baissa la tête et dit sourdement :

— Vous êtes cruelle, Colette. Que vous ai-je fait pour mériter un tel mépris de votre part ?

— Vous osez me le demander ?

— Oui, je sais, vous jugiez que j'étais trop peu affectueux, que ma sentimentalité n'égalait pas la vôtre... Raisons qui, vous l'avouerez, ne justifiaient guère votre départ et votre trahison.

— Vous osez parler de trahison, vous ?

— Ma foi, je ne vois pas d'autre mot pour qualifier votre conduite.

— En ai-je cherché, moi, pour qualifier la vôtre, lorsqu'un jour elle me fut révélée par une lettre trouvée dans vos tiroirs ?

— Quoi ? fit Jacques en sursautant. Vous aviez fouillé dans mes affaires ?

— Rassurez-vous, je n'aurais pas songé à le faire par suspicion. Ma confiance en vous était totale. Il serait vain de vous expliquer maintenant pourquoi j'ai ouvert ce tiroir. Sachez seulement que le sentiment qui m'a dirigée vers votre chambre n'était qu'un reflet de mon amour pour vous. Cet amour, vous vous en êtes joué basement, sans excuse. Vous avez demandé à une autre, à cette Gisèle que je ne hais même plus, un amour charnel que vous n'aviez jamais cherché à éveiller en moi.

— Colette !...

— Les phrases qu'elle vous écrivait sont restées inscrites dans mon cœur en lettres de sang jusqu'au jour où j'ai compris que je n'avais été pour vous qu'un apport de fortune et que vous ne m'aviez jamais aimée. Mon corps,

que vous aviez dédaigné, j'ai songé à en faire don au premier venu. Et je remercie maintenant Robert Landier de m'avoir sauvée de la boue.

— Colette !... Colette !... Pardon !...

— Trop tard !

— Je vous jure que je ferai tout pour réparer.

— Je ne vous en demande pas tant. Je n'aspire plus qu'à votre indifférence ; la même que celle dont je me plaignais autrefois. Si je consens à revenir, c'est pour une foule de considérations morales, et pour sauver de moi le seul homme que j'aime encore.

— Épargnez-moi au moins cet aveu !

— Je veux ne m'attirer plus tard aucun reproche de vous et de votre famille que je hais. À présent que vous êtes fixé sur mes véritables sentiments, c'est à vous de décider.

Jacques se tut. Il souffrait dans son orgueil blessé. Le fait que sa femme ait pu prendre au sérieux une liaison passagère le déconcertait ; le mépris dont elle l'accablait lui était insupportable. N'eût été l'espoir de la reconquérir et, par là, de s'assurer son soutien financier dont il avait besoin plus que jamais, il eût brisé là l'entretien et demandé le divorce. Mais la menace d'un krach restait suspendue sur sa tête après une accalmie momentanée due à ses seuls talents d'acrobate. Il s'agissait avant tout de sortir de là. Après, on aviserait.

Il fit donc succéder à la comédie du repentir celle de l'amour sincère, et assura à Colette que sa liaison avec Gisèle était rompue depuis longtemps.

— Cela m'importe peu, fit Colette. Vous pouvez en renouer une autre.

— Ah ! Vous ne voulez pas croire à mon amour et pourtant, si vous saviez... Oui, j'avoue avoir eu une faiblesse. J'avoue ne pas m'être conduit comme je le devais. Mais vous me compreniez mal. Nous étions, sentimentalement, loin l'un de l'autre.

— Et nous le resterons jusqu'à la mort, coupa Colette. Oui ou non, acceptez-vous notre existence future telle que je viens de vous la décrire ?

Il hésita encore et dit, après un soupir :

— J'accepte.

— Sans arrière-pensée ?

— Aucune. Je renonce à tout ce qui n'est pas votre seule présence sous mon toit.

— Sous celui de vos parents, voulez-vous dire.

— C'est pareil.

— Hélas !

— Ne leur montrez surtout pas votre hostilité, car ils ne songent qu'à oublier le passé.

— Soyez rassuré. Je ne leur montrerai que mon visage indifférent, et cela le moins souvent possible.

VII

ENCEINTE !

Robert Landier, à l'hôpital, se remettait lentement de sa blessure. Il ignorait tout de ce qu'était devenue Colette après le drame et s'inquiétait de son étrange silence. Toutes les suppositions lui étaient permises et il les examinait tour à tour. Un matin, on lui remit une lettre d'elle.

« Robert, lui écrivait-elle.

« Je vous aimais, mais notre rêve est impossible. Jamais nous ne pourrions être l'un à l'autre devant Dieu et les hommes. Je préfère vous rendre une liberté que vous pourriez regretter plus tard. Oubliez-moi, Je reprends la chaîne...

« Mon mari me ramène chez lui avec des sentiments apparemment meilleurs. J'espère trouver, sinon le bonheur, la quiétude de mon âme meurtrie, dans l'isolement que je souhaite.

« Pardonnez-moi le mal que je vous fais. La vie, seule, en est responsable. Nous nous sommes rencontrés quelques mois trop tard. À quoi bon le regretter puisque nous n'y pouvons rien ?

« Adieu, Robert. Soyez heureux comme vous méritez de l'être. Je n'oublierai jamais notre amour. Il sera dans mes souvenirs une vision du paradis que je connaîtrai peut-être un jour, par delà la mort... »

Son infirmière vit des larmes dans ses yeux et devina sa douleur. Discrète, elle se retira. Il baisa la lettre avec ferveur, respira le parfum de Colette dont elle était encore imprégnée. Puis il retomba sur l'oreiller, las et désespéré, vaincu par un destin plus fort que son amour.



Jacques Aiguelin tint sa promesse, Colette reprit sa place au château comme si rien ne se fût passé. Elle ne voyait ses beaux-parents et son mari qu'au cours des repas que présidait un silence glacial. On ne lui avait fait aucun reproche, aucune allusion aux raisons de son départ. On la laissait tranquille ; c'était tout ce qu'elle demandait.

Un matin, pourtant, après le petit déjeuner, elle fut prise d'un malaise. Alors qu'elle allait se lever de table, la tête lui tourna et Jacques dut se précipiter pour la soutenir. Elle n'y prêta pas autrement attention et mit cela sur le compte du bouleversement qu'elle venait de subir. On la conduisit à sa chambre et quelques minutes de repos lui furent salutaires.

Cependant, le lendemain, toujours après le petit déjeuner du matin, elle fut prise de vomissements qui atterrèrent son mari, lequel fut effleuré par l'idée d'un empoisonnement possible.

Jacques, en effet, savait la haine de sa mère pour celle qu'elle considérait comme responsable de l'emprisonnement de sa fille. Aussi fut-il en droit de craindre une vengeance. Afin de dissiper toute équivoque, il résolut d'appeler un médecin. L'insistance de Colette à s'opposer à ce projet le surprit bien un peu, mais il passa outre.

Un docteur de la ville proche vint donc examiner la jeune femme. Quand il fut sorti de la chambre, Jacques l'interrogea anxieux ;

— Alors, docteur ?

— Alors ? fit le brave homme avec un sourire réjoui. Mais, mon cher monsieur, permettez-moi d’être le premier à vous féliciter.

— Que voulez-vous dire ? fit Jacques en fronçant le sourcil.

— Tout simplement que, d’ici sept mois, vous serez papa. Je suis heureux de vous l’annoncer.

Il dut se contenir pour ne rien laisser paraître de la fureur qui venait d’éclater en lui. Avec un sourire forcé, il répéta :

— Ah ?... Je vais être papa ?... Vraiment, docteur, vous êtes sûr que ma femme est enceinte ?

— Naturellement, voyons. De deux mois environ. Et tout semble suivre son cours normalement. Les malaises qui vous ont effrayés se reproduiront certainement, mais il ne faut pas s’inquiéter.

Quand le praticien eut quitté le château, Jacques fut tenté de se précipiter dans la chambre de sa femme et là, de faire un éclat, de crier sa haine et de se venger. Comment ? Il ne le savait, mais une vengeance l’eût soulagé.

Sa mère, survenant soudain, l’empêcha de le faire. Elle vit son visage décomposé et s’inquiéta. Sans un mot, il la saisit par le bras et l’entraîna vers le bureau de son père. Celui-ci, en les voyant entrer, soupçonna une nouvelle catastrophe.

— Que se passe-t-il ? Allons, parle, Jacques !

Jacques serra les poings et dit, une lueur mauvaise dans le regard :

— Colette est enceinte !

Une double exclamation accueillit cette nouvelle effarante :

— Oh ! par exemple !

Et, tandis que M^{me} Aiguelin comprimait sa poitrine de ses mains décharnées, son mari, brusquement, se dressa de son fauteuil.

— Tu es sûr de ce que tu avances ?

— Le médecin vient de me l'affirmer. Avant sept mois, je serai père de l'enfant de Landier !

— C'est monstrueux ! C'est abominable ! s'écria M^{me} Aiguelin.

— C'est pourtant la triste vérité, mère ! Ah ! Les misérables ! Ils me le paieront !

— Que vas-tu faire ?

— Je n'en sais rien encore, mais ce sera terrible pour eux !

Le père, aussi vite qu'il s'était emporté, avait recouvré son sang-froid. Il fit taire les imprécations de sa femme et déclara d'une voix étrange :

— Après tout, cela vaut peut-être mieux ainsi.

— Comment, père, c'est vous qui parlez de la sorte ?

— Si tu veux prendre la peine de m'écouter, tu vas bientôt comprendre.

— Je ne comprends qu'une chose : que ce bâtard portera mon nom et que je devrai...

— Trêve de sentiment ! La situation comporte un côté pratique qu'il convient de ne pas négliger.

M. Aiguelin s'assit et, avec la froideur de quelqu'un qui discute une affaire, il précisa sa pensée.

— Cet enfant portera ton nom, soit. Tu auras, en revanche, tous droits sur lui et, pour la réalisation de nos projets, c'est appréciable.

— Je ne vois pas comment !

— Parce que tu ne veux pas réfléchir.

— Je vous assure que l'état dans lequel je suis ne me le permet guère.

— C'est un tort : on doit toujours rester lucide et chercher à tirer avantage de ce qui semble se tourner contre soi. Tu n'as pas revu ta femme, depuis la visite du médecin, n'est-ce pas ?

— Non, je crois que je l'aurais tuée.

— Belle avance ! Eh bien, tout à l'heure, au lieu de la tuer, tu iras la trouver et, calmement, sans phrases grandiloquentes, sans injures pour le moins inutiles, tu lui poseras tes conditions. Voici celles que je te propose : tu accepteras cet enfant comme le tien...

— Ça jamais !

— Laisse-moi poursuivre. Tu exigeras de ta femme qu'elle mette sur la tête de son fils ou de sa fille les quinze millions qui constituent sa fortune personnelle. Et tu seras libre, ainsi, de disposer à ta guise de cette somme qui aidera à notre renflouement.

— Elle n'y consentira jamais.

— Alors, tu la menaceras de lui enlever l'enfant dès sa naissance. Comme, légalement, tu en seras le père, rien ne pourra t'en empêcher. Est-ce bien calculé ?

— Évidemment, mais que faites-vous de mon amour-propre, dans tout ça ?

— L'amour-propre, mon garçon, est une chose. La faillite en est une autre. Pour faire revenir ta femme ici, nous avons déjà consenti un lourd sacrifice. Il s'agit de ne pas la laisser échapper maintenant que nous la tenons. Mets-toi en colère si cela te semble meilleur, chasse-la d'ici ; qu'advient-il ensuite ? Elle ira retrouver Landier et tous nos espoirs seront anéantis à jamais.

— Qu'en faites-vous donc de Landier, dans tout ça ? Croyez-vous que s'il apprend sa paternité, il acceptera les choses telles que vous les concevez ?

— Qu’a-t-il à dire ? Colette reste M^{me} Jacques Aiguelin. Il ne peut rien légalement. Mais d’ailleurs, je compte sur ton habileté pour faire jurer à ta femme que jamais elle ne dévoilera le secret de cette naissance. En lui faisant ressortir que cela est dans son intérêt tu n’auras pas de mal à la convaincre.

Cette réflexion s’accompagna d’un ricanement sinistre du vieillard qui dit ensuite :

— Allons ! Va la trouver, et surtout sois calme. Nous attendons ici, ta mère et moi, le résultat de cet entretien.

Jacques hésita encore un instant. Puis un sourire mauvais tourmenta ses traits. Une idée diabolique venait de germer dans son cerveau.

Il sortit en coup de vent, laissant ses parents seuls.

Colette, écrasée par le poids de la révélation du médecin, pleurait, la tête enfouie sous son oreiller, lorsqu’elle entendit frapper. Elle devina la présence de son mari derrière la porte et sentit venir l’inévitable explication. Cette fois, rien ne pourrait la sauver. Jacques la tenait à sa merci.

Il entra, un peu pâle, mais très maître de lui. En le voyant s’approcher, elle eut un recul instinctif. Son calme l’effrayait. Elle eût préféré la colère qu’elle prévoyait.

Cet homme possédait un pouvoir de dissimulation extraordinaire. Alors que, l’instant d’avant et sous l’empire de la colère, il songeait à la tuer, il vint s’asseoir dans un fauteuil, face au lit et, sans que sa main tremblât, il alluma une cigarette.

Colette, incapable d’articuler une parole, le regardait horrifiée. Et, enfin, il parla.

— Votre maternité prochaine, dit-il, pose pour nous de graves problèmes. Je suis venu pour les résoudre avec vous au mieux de nos intérêts communs.

Elle sentit la menace se préciser au-dessus de sa tête et garda le silence. Alors, il reprit de sa même voix nuancée d'ironie :

— Je suis prêt à considérer comme mien l'enfant qui va naître de vos amours coupables.

Dans un cri, elle jeta :

— Je ne vous le demande pas !

— C'est regrettable, mais telle est ma volonté. D'ailleurs, même que vous le voudriez autrement, ce n'est pas possible. Nous sommes mariés légitimement et, de ce fait, je dois accepter la paternité que vous m'imposez.

— Où voulez-vous en venir ?

— À une question touchant l'avenir du petit être innocent que vous allez mettre au monde.

— Je me chargerai seule de son avenir !

— À la bonne heure ! C'est justement ce que je venais vous demander !

— Mais...

— Votre fortune personnelle suffit amplement à cette tâche. Je vous demande donc de la mettre tout entière sur la tête de cet enfant à sa naissance. Et quand je dis « je vous demande » je pense : « J'exige qu'il en soit ainsi. »

Mal habituée aux questions d'argent, elle ne vit pas tout de suite le piège tendu sous ses pas. Ce ne fut que lorsque Jacques précisa : « Je pourrai de cette façon, jusqu'à sa majorité ou son mariage, veiller sur ses intérêts », qu'elle comprit.

Se dressant, elle dit avec force :

— Jamais, m’entendez-vous, je ne consentirai à vous le livrer ; pas plus que mes biens. Il y a assez longtemps que vous convoitez la part de ma dot que vous n’avez pas engloutie. J’aime mieux vous prévenir que moins aujourd’hui qu’hier, vous n’avez de chances d’arriver à vos fins.

— C’est votre dernier mot ?

— Je n’y ajouterai rien.

— À votre aise. Je sais ce qu’il me reste à faire.

— Divorcer ? Je suis prête à reconnaître moi-même que cet enfant est adultérin ! Je prendrai tous les torts à ma charge et vous serez ainsi débarrassé de nous deux.

— Pas si bête, ricana Jacques. Je tiens, au contraire, à vous garder l’un et l’autre ; pas ensemble, certes, mais à vous garder quand même.

— Quoi ? Vous voudriez nous séparer ?

— C’est en effet la décision que je prendrai si vous ne revenez pas sur la vôtre.

— Vous n’en avez pas le droit !

— Pardon ! Je suis le père de cet enfant. Je puis prouver que sa mère a quitté le domicile conjugal pendant deux mois et qu’elle a mené, pendant ce temps, une vie déréglée. Par conséquent, j’obtiendrai non seulement le divorce à mon profit, mais aussi la garde de l’enfant dont je revendique la paternité. Ceci pour vous prouver simplement que le droit est pour moi. Mais je songe à beaucoup mieux : vous resterez ma femme en fait, puisque je ne veux pas divorcer, et l’enfant, dès sa naissance, avant même que vous ayez connu son premier sourire, partira en nourrice loin, très loin d’ici, et vous ne le reverrez jamais.

— Quel monstre êtes-vous donc ?

— Chut ! Pas de gros mots. Je ne vous menace pas. Je vous laisse seulement entrevoir ce qui pourrait arriver si vous persistez à ne pas vouloir

écouter la voix de la raison.

— Je vous hais !

— Attention ! Vous allez prononcer des paroles que vous regretterez plus tard !

— Que m’importent vos menaces ! Un homme m’aime qui nous sauvera, son enfant et moi !

— « Mon » enfant, voulez-vous dire. Je puis le faire jeter en prison s’il cherche à le ravir.

Colette s’écroula, vaincue. Le même désespoir qui l’avait poussée une fois à vouloir mourir la reprit. Mais elle n’avait plus le droit d’attenter à ses jours ; dans son sein, un petit être palpitait qui ne demandait qu’à vivre. Lui, n’était pas responsable de ce qui s’était passé. Or, accepter de se soumettre, c’était écarter de sa petite tête les malheurs qui pouvaient le menacer ; résister, c’était briser sa vie avant même qu’il fût né. Elle capitula donc sous l’œil vainqueur de Jacques sans pitié et dit, d’une voix brisée :

— Soit, je ferai mes papiers en conséquence.

— Ce n’est pas tout !

— Quoi encore ?

— J’exige de vous le serment que jamais vous ne chercherez à révéler à votre amant que votre enfant est de lui.

— Mon Dieu ! sanglota Colette.

Mais, impitoyable, il ordonna :

— Dites : « Je le jure sur le Christ. »

Elle jura au milieu de ses sanglots et il la laissa, sans connaissance presque, après l’avoir enveloppée une dernière fois d’un regard satisfait.

VIII

LA VOIX DU SANG

— Messieurs, la Cour !

Un remous se produisit dans le prétoire et les magistrats firent leur entrée solennelle.

Après une suspension d’audience, le jugement de Jeanne Aiguelin devait se poursuivre par la déposition des témoins.

Écroulée entre deux gardes, dans son box, l’accusée promenait un regard absent sur l’assistance nombreuse. Vêtue d’un sombre tailleur marron d’où émergeait un chemisier blanc, coiffée d’une petite toque de feutre laissant voir ses cheveux qui, en repoussant, avaient repris leur couleur naturelle plus mate que celle qu’elle leur imposait, la sœur de Jacques n’avait plus rien de séduisant. Ses traits creusés, ses yeux cernés, le pli désabusé qui se formait au coin de sa bouche, tout en elle indiquait son orgueil rabattu par le régime sévère de la Petite-Roquette. Ce n’était plus la fille des Aiguelin, insolente dans son opulence factice ; ni l’amoureuse bafouée et ne songeant plus qu’à la vengeance. C’était une petite fille bien sage à qui on faisait jouer le rôle d’une femme dangereuse.

L’audition des premiers témoins n’apporta rien de bien nouveau à cette affaire banale qui ne marquait dans la chronique que par le nom de sa triste héroïne. Les jurés, sans grand intérêt, avaient écouté la déposition du balayeur, témoin oculaire, puis celle de la concierge de l’immeuble qu’habitait Robert Landier et, enfin, celle du commissaire qui avait mené l’enquête, lorsque l’un d’eux demanda la parole.

— Je voudrais savoir, dit-il, si on a songé à convoquer la jeune femme qui accompagnait la victime au moment du drame, et dont on a très peu parlé, jusqu'ici.

— Monsieur le troisième juré, répondit le président, cette personne a été entendue par les enquêteurs et il ressort de sa déposition qu'elle n'a été mêlée à l'affaire qui nous préoccupe, que tout à fait accidentellement. La situation compromettante dans laquelle elle se trouvait nous a fait considérer, en accord avec la défense et l'accusation, qu'il n'était pas indispensable de dévoiler sa faute aux yeux de tous.

Satisfait de cette réponse, le juré se rassit et le président dit à un des huissiers :

— Faites entrer M. Robert Landier.

Un mouvement de curiosité se produisit dans l'assistance et Robert apparut, très élégant dans un costume bleu marine, et un peu gêné des regards braqués sur lui.

Tout de suite, ce fut l'interrogatoire d'identité et, après que le jeune homme eut prêté le serment rituel, le président fit remarquer :

— Le fait que vous ne vous êtes pas porté partie civile semble indiquer que vous avez pardonné à l'accusée.

— En effet, monsieur le Président.

— Tournez-vous vers MM. les jurés et dites-leur pourquoi.

Le regard de Robert passa sur Jeanne sans s'arrêter et, d'une voix ferme, le jeune homme parla.

— Je ne désire que l'oubli de cette affaire lamentable. Ma blessure était peu grave. Je suis, maintes nant, complètement rétabli et je souhaite ardemment que vous rendiez à la liberté celle dont vous tenez le sort entre vos mains.

Des murmures accueillirent ces paroles. Jeanne, stupéfiée, s'était dressée, montrant son visage baigné de larmes. Elle s'écria :

— Oh ! Robert ! Pardon !... Pardon et merci !...

Mais le président intervint :

— Monsieur Landier, votre magnanimité vous honore, mais la société exige une réparation. Le geste de l'accusée eût pu vous coûter la vie, vous semblez l'oublier. Remontons, si vous le voulez bien, dans le passé, et voyons ce qui a précédé la rupture de vos fiançailles.

— Cette question n'est d'aucun intérêt pour MM. les jurés. Vous me permettez de ne pas y répondre.

L'avocat de la défense, à ce moment, se leva et prit la parole pour déclarer :

— Monsieur le Président, nous tenons à souligner très respectueusement à vos yeux le détachement qu'apporte le témoin à une affaire qui le touche particulièrement puisqu'il en a été la seule victime. Il nous paraît donc mal venu d'insister plus longtemps, d'autant plus que l'issue de ce procès ne peut faire de doute et que la conviction de MM. les jurés est faite maintenant.

On tourna court, en effet, et, après un réquisitoire modéré du procureur de la République qui réclama simplement une peine de principe, l'avocat de Jeanne n'eut pas de peine à obtenir un acquittement.

En quittant le Palais de Justice, Robert s'engouffra dans un taxi et se fit conduire chez lui. Là, il se laissa tomber dans un fauteuil et, la tête entre ses mains, il remua ses pensées.

Pourquoi avait-il fait preuve de tant de générosité à l'égard de celle qui avait voulu sa mort ? Tout simplement parce que le retour de Colette auprès de son mari l'avait découragé. Il sentait n'avoir été que le jouet du destin et tout effort de redressement lui semblait inutile.

Tant il est vrai qu'on est plus sensible à la souffrance d'autrui quand on souffre soi-même, le sort de Jeanne l'apitoyait. Après tout, il l'avait aimée, elle aussi ! Ce n'était qu'une malheureuse, victime de l'ambiance dans laquelle elle avait vécu depuis sa prime enfance ! Alors, pourquoi

s'acharner à la perdre définitivement ? Même qu'il en eût éprouvé une satisfaction, cette satisfaction pouvait-elle lui rendre le bonheur qu'il venait de perdre ?

Il s'était donc décidé à provoquer la clémence du jury pour, ensuite, pouvoir sans remords tourner cette page douloureuse de son existence.

Il restait seul mais le souvenir de Colette suffisait à peupler sa solitude. Chaque objet de son appartement lui parlait d'elle. Ce bibelot, elle l'avait tenu dans ses doigts de fée ; dans ce fauteuil, elle s'était assise ; ce divan gardait encore dans ses coussins le parfum de son corps.

Plus les jours s'écoulaient, plus la séparation lui était cruelle, impossible à endurer.

Un moment, l'idée de fuir l'avait effleuré. Il avait voulu demander à partir loin, aux colonies ou à l'étranger, n'importe où, pour oublier.

Puis, au dernier moment, le courage lui avait manqué. Envers et contre tout, il espérait toujours que, trop malheureuse dans son foyer, Colette reviendrait et qu'ils pourraient reconstruire à deux une vie nouvelle.

Cette audience de Cour d'assises avait fait remonter en lui une foule de souvenirs. Sans qu'on y eût prononcé une seule fois son nom, Colette l'avait dominée tout entière.

N'était-ce pas elle, en effet, qui avait éveillé les premiers soupçons de Robert sur le désintéressement de Jeanne ? N'était-ce pas elle, cette mystérieuse « jeune femme brune » dont, à plusieurs reprises, on avait évoqué le rôle confus ?

Il avait espéré, un moment, la trouver parmi la foule, bien qu'il eût demandé le premier, avant toute intervention des Aiguelin, qu'on la tînt à l'écart de l'enquête.

Mais non. Jacques Aiguelin, seul, assistait à l'audience. Un moment, les regards des deux rivaux s'étaient croisés. Robert avait senti, dans celui de

l'industriel, un défi, une menace, mais il avait détourné les yeux en signe d'indifférence.

Ah ! Comme il pouvait le haïr, cet homme ! Et, pourtant, il ne pouvait rien contre lui !

Rien ? Si, peut-être. Il lui suffirait de parler une seule fois à Colette ; de la convaincre qu'elle n'avait pas le droit de renoncer à sa part de bonheur. Et ils fuiraient tous deux, sous des cieux plus cléments...

Le scandale dont il serait cause compromettrait son avenir ? Et après ? N'était-il pas riche à millions ? Sa fortune, qu'aucun coup de Bourse n'avait entamée, quoi qu'il en eût dit aux Aiguelin, lui permettrait de vivre fastueusement aux côtés de celle qu'il aimait.

Bientôt, sa décision fut prise et trois jours plus tard il partit pour la Normandie au volant de sa huit-cylindres.

Colette était alors au septième mois de sa grossesse. Son état, autant que sa torture morale, avait ravagé son visage qui se couvrait d'un masque de souffrance. Traînant lamentablement sa double peine au milieu de l'hostilité de ceux qui l'entouraient et qu'accentuait le retour récent de Jeanne libérée, elle cherchait en vain une solution pour sortir de l'impasse dans laquelle elle se trouvait. De quelque côté qu'elle se tournât, la menace de son mari restait suspendue sur sa tête. Le petit être qui, déjà, se manifestait en elle, la rivait pour la vie à celui qu'elle haïssait autant qu'elle l'avait aimé autrefois.

Ce jour-là, elle partit comme chaque matin pour la promenade que lui avait prescrite le médecin ; promenade d'une heure dans la campagne environnante qui devait faciliter le travail de la nature.

À peine fut-elle sur la route que Robert surgit d'un buisson où il s'était dissimulé. Elle étouffa un cri et jeta alentour un regard effrayé.

— Vous ? dit-elle à mi-voix. Mais c'est de la folie !

— Peut-être, mais je n'en puis plus ! Ma voiture est là, tout près ; fuyons, je vous enlève.

Elle se recula, livide, et alors, seulement, il vit son état.

— Quoi ? dit-il... Vous allez... être mère ?...

Tenue par son serment, elle ne put lui crier la vérité et se contenta de baisser la tête, comme une coupable.

Un déchirement se produisit en Robert qui balbutia, confus :

— Pardonnez-moi... j'ignorais...

— Comment auriez-vous pu savoir ? murmura-t-elle, accablée par le silence qu'elle s'était imposé.

Il fit quelques pas pour se retirer et dit encore :

— Je ne voulais que votre bonheur et vous croyais délaissée. Ma consolation sera de savoir qu'il n'en est rien... Adieu, Colette ! Soyez heureuse !

Il allait s'éloigner. Elle le retint.

— Robert !...

Lentement, il revint vers elle et vit des larmes dans ses yeux.

— Ah ! dit-il, je n'aurais jamais dû me rappeler à vous.

— Peut-être, car il ne m'est que plus cruel de ne pouvoir vous suivre.

— Me serais-je trompé en croyant à une reconstitution de votre foyer ?

— Oui, vous vous êtes trompé. Je ne suis ici qu'un objet de haine pour tout le monde.

— Sauf pour votre mari !

— Pour mon mari plus que pour tous les autres.

— Pourtant, cet enfant qui va naître...

Comme elle ne répondait pas, il entrevit la vérité, l'espace d'un éclair.

— Colette !... Non ?... Ce n'est pas possible... Parlez, voyons...

Il ne parvint à lui arracher qu'un sanglot. Alors, il rassembla des dates, des souvenirs, et une question jaillit de sa poitrine oppressée :

— Pour quand attendez-vous Votre délivrance ?

Défaillante, elle articula :

— Dans deux mois.

— Mais alors ?... Colette, regardez-moi !...

Elle éclata en sanglots et il comprit ce qu'elle ne pouvait lui dire.

— Colette !... Cet enfant est le mien, le nôtre, n'est-ce pas ?... Allons, répondez !... Je ne comprends pas votre mutisme.

— J'ai juré de me taire.

— À qui ?

— À mon mari.

— Quoi ? Il sait ?

— Oui, et il me tient par la menace d'un odieux chantage. Maintenant que vous avez tout deviné, je puis parler. Mais ne restons pas là. On pourrait nous surprendre.

— Je vous proposais à l'instant de vous enlever, Pourquoi avez-vous refusé ?

— Vous le saurez bientôt. Allez avec votre voiture jusqu'à ce petit bois que vous voyez, à droite, et attendez-moi là. Je vous expliquerai tout.

— Mais vous ?

— J'irai à pied. Le chemin n'est pas long.

Il se rendit à ses raisons et, dix minutes plus tard, elle vint le rejoindre sous le dôme doré d'une allée discrète jonchée de feuilles d'automne. Et là, elle lui conta son douloureux calvaire depuis son retour au château et surtout depuis la révélation de sa maternité prochaine. Elle rapporta avec quel machiavélisme son mari, profitant de sa situation, avait su tirer des avantages que lui conférait leur union, un moyen de s'approprier enfin ce qu'il convoitait depuis si longtemps : sa fortune.

— Et nous ne pouvons rien contre lui, dit-elle en se tordant les bras. Nous ne sommes pas divorcés et, par conséquent, notre enfant portera son nom. Si je fuis, il pourra me faire rechercher.

— Vous fuirez et il ne vous recherchera pas, dit soudain Robert avec conviction, en même temps qu'un sourire éclairait son visage.

— Par quel moyen ?

— Rentrez. Vous le saurez demain.

Il l'emprisonna dans ses bras et posa sur ses lèvres un baiser fervent. Colette n'osait encore se réjouir. Elle craignait une initiative qui pouvait être dangereuse.

— Que voulez-vous faire ?

— Notre bonheur. À demain, chérie !

Et, sans plus d'explications, il courut s'installer au volant de sa voiture et disparut dans un nuage de poussière.

IX

LA JUSTICE IMMANENTE

L'heure de cessation du travail venait de sonner aux usines Aiguelin. Les ouvriers se précipitaient vers les vestiaires et déjà quelques-uns d'entre eux avaient atteint la porte de sortie. Libérés jusqu'au lendemain de leur maîtresse exigeante : la Machine, ils cessaient d'être des rouages anonymes pour redevenir des hommes.

Dans le bureau directorial, au premier étage d'un bâtiment séparé des ateliers par une cour immense, Jacques achevait de dicter le courrier de la journée à sa secrétaire. Par la fenêtre ouverte, on n'entendait que le grondement des turbines de la centrale électrique qui parvenait atténué comme celui d'un orage lointain.

Soudain, quelqu'un frappa à la porte.

— Entrez ! fit Jacques avec impatience. Qu'est-ce que c'est ?

Un huissier lui tendit une carte de visite en disant :

— Ce monsieur insiste pour être reçu.

— Qu'il revienne demain, l'heure est passée !

Mais la porte s'ouvrit et Robert parut qui déclara :

— Je regrette, monsieur Aiguelin, mais c'est ce soir que je veux vous voir.

D'un bond, Jacques s'était dressé, les traits décomposés.

— Vous ici ? Que venez-vous faire ? Votre impudence vous pousse à venir me narguer chez moi ?...

— Chez nous, voulez-vous dire !

— Comment ?

Robert eut un coup d'œil vers l'huissier et la secrétaire stupéfaits.

— Ne pourrions-nous parler seuls ?

— Mais...

— Cela vaut mieux, croyez-moi !

Son assurance impressionna Jacques qui fit signe à l'homme et à la jeune fille de se retirer.

— À la bonne heure ! dit Robert. Maintenant, parlons sérieusement.

— Je vous préviens que je n'ai pas de temps à perdre.

— Moi non plus. Aussi, je serai bref. Sachez que, depuis le début de cet après-midi, je suis en possession des actions que détenaient jusqu'ici deux de vos plus grands créanciers ; j'ai nommé Corsal et Simosi.

Le visage de Jacques devint verdâtre. Robert ajouta, sûr de son effet :

— Vous savez ce que cela veut dire ?

— Bandit !

— Voilà une épithète assez inattendue, sortant de votre bouche, monsieur Aiguelin. Je suis moins méchant que vous le croyez, pourtant. Si je suis ici, c'est pour vous proposer un arrangement.

— Du chantage, en somme ?

— Que voulez-vous, cher monsieur, je dois, pour lutter contre vous, user des moyens qui vous sont familiers ! Vous tenez votre propre sort entre vos mains. Ou je jetterai mes actions sur le marché et ce sera votre ruine, ou bien...

— Ou bien ?

— Vous accepterez le divorce d'avec votre femme à vos torts et j'apporterai ma collaboration loyale à votre affaire.

— Le divorce à mes torts ? Je n'en vois pas la raison.

— Je vous les donnerai tout à l'heure, quand vous écrirez sous ma dictée.

— Ah ça ! Pour qui me prenez-vous ?

— Acceptez-vous, oui ou non ?

— Je refuse. D'ailleurs, ma femme attend un enfant...

— Mon enfant !

— Comment ?

— Je suis au courant de tout, vous voyez bien !

— Libre à vous de penser comme il vous plaira ; en tout cas, il portera mon nom.

— C'est la seule chose contre laquelle je ne puis rien, hélas ! Mon amour paternel s'accommodera néanmoins de cette situation.

— Je vous répète que je refuse !

À ce moment, la porte qui communiquait avec un bureau voisin s'ouvrit et M. Aiguelin père fit son apparition.

— Jacques, dit-il, tu ne peux faire cela ! Cet homme nous tient, ne le comprends-tu pas ?

— Quoi, père ? Vous étiez là ?

— Oui, derrière cette porte. J'ai tout entendu.

— Je vous croyais à Paris.

— J'en arrive à l'instant. Ce que l'on vient de te révéler est la vérité. J'ai accouru pour t'en prévenir. Jamais je ne me serais douté que Landier songerait à exploiter si vite sa victoire. Maintenant, il ne nous reste qu'à accepter ses conditions, si nous voulons échapper à la ruine.

— Que m'importe la ruine ! Au moins, j'aurais une vengeance.

— Est-ce toi qui parles ainsi ? Toi que j'ai forgé à mon image ; toi à qui j'ai appris que les vaines questions d'amour-propre ne sont rien quand il s'agit de lutter pour conserver une place enviable au soleil ? Mais, pauvre fou, as-tu imaginé ce que te serait la vie dans la déchéance qui t'attend si tu refuses ? C'est au moment où nous risquons de sombrer que tu te mets à faire du sentiment ? Que feras-tu de cette femme que tu hais et de son bâtard, lorsque tu auras à peine de quoi te suffire à toi-même ? Et nous ? Songe un peu à ta mère et à moi. Devrons-nous, à notre âge, connaître la misère ? Jacques, je t'en conjure, réfléchis encore !

Durant ce dialogue du père et du fils, Robert Landier n'avait pas bronché. Assis dans un fauteuil, il feignait l'indifférence et attendait qu'ils se missent d'accord.

La résistance de Jacques, maintenant, paraissait faiblir. À chacune des objections qu'il opposait aux arguments de son père, celui-ci, faisant fi de tout ce qui n'était pas monnayable, répondait par un appel à la raison. Pour cet homme de fer, une seule chose comptait : l'argent. Il l'avait d'ailleurs prouvé à maintes reprises. Finalement, il parvint à convaincre son fils qui, alors, se tourna vers Landier.

— Soit, je m'incline. Qu'exigez-vous de moi ?

— Reconnaissez par écrit que vous aviez une maîtresse et que c'est cette raison qui a poussé votre femme à quitter le domicile conjugal voilà huit

mois.

— Ensuite ?

— Vous répéterez cet aveu devant le tribunal, lors du jugement de divorce, et vous vous abstenerez de réclamer le bénéfice des droits que vous accorde la loi sur l'enfant qui va naître.

— Quelles garanties m'apportez-vous, en retour ?

— Ma parole.

— C'est peu.

— C'est beaucoup.

— Et s'il vous plaît, une fois le divorce obtenu, de nous faire « sauter » ?

— N'oubliez pas que mes intérêts sont, désormais, liés aux vôtres. En vous menaçant de jeter mes actions sur le marché, je sais très bien que ce serait notre ruine à tous. Du moins laisserais-je dans cette opération une grande partie des capitaux que j'ai engagés. Or, dès le moment où je n'ai plus rien à exiger de vous, mon intérêt est de vous soutenir plutôt que de vous combattre.

— Soit ; je suis à votre disposition, dit Jacques, dans les yeux duquel luisait une rage impuissante.

— Alors, écrivez.

Et bientôt, dans le silence du bureau, on n'entendit plus que la voix implacable de Robert Landier dictant les mots qui devaient payer son bonheur.

**

Au château, M^{me} Aiguélin s'inquiétait du retard de son mari et de son fils. Deux fois, déjà, elle avait téléphoné à l'usine et n'avait pu obtenir qu'une réponse sèche :

— Nous arrivons tout de suite.

Jeanne s'employait de son mieux à calmer son impatience. Elle ne parvenait qu'à se faire rabrouer. Quant à Colette, elle n'avait pas oublié les paroles d'espoir de Robert, la veille, et elle attendait avec confiance, se doutant bien que son sort se jouait en ce moment.

Et soudain, deux voitures vinrent se ranger devant le perron : celle de M. Charles Aiguélin, que suivait la huit-cylindres de Robert.

Jeanne, en reconnaissant celle de son ex-fiancé, étouffa une exclamation. Quant à M^{me} Aiguélin, elle s'écria, en se précipitant dans le vestibule :

— Cet homme ici ? Ah ! ça ! mon mari est devenu fou !

Les trois hommes, maintenant, s'avançaient vers elle. Jacques la saisit par le bras et l'entraîna avec une douce fermeté.

— Venez, maman. Il faut que vous sachiez ce qui se passe.

Ils pénétrèrent dans la salle à manger, où le couvert était dressé, suivis de M. Aiguélin et de Robert.

Jeanne n'osait affronter le regard de celui qu'elle avait failli tuer. Quant à Colette, blottie dans un coin, elle se sentait prête à défaillir. Jacques vint vers elle et lui jeta au visage :

— Vous pouvez être satisfaite, Madame ! Votre amant tient notre ruine entre ses mains. Pour le moment, je ne puis que m'incliner. Mais peut-être aurons-nous une occasion de nous retrouver plus tard.

— Jacques ! Que dis-tu ? demanda sa mère affolée.

En peu de mots, avec tous les ménagements possibles, son mari la mit au courant. Mais c'en était trop pour son cœur malade. Après avoir réalisé toute la portée des paroles qu'elle venait d'entendre, la mégère vacilla et s'écroula sur le tapis en poussant un long cri. Ses enfants et son mari se précipitèrent pour la ranimer. Ce fut en vain. Terrassée par une crise cardiaque, elle expira entre leurs bras.

Robert et Colette, instinctivement, s'étaient rapprochés. Oubliant les sévices dont elle avait été l'objet de la part de sa belle-mère, la jeune femme ne songea plus qu'à l'âme qui allait affronter le Jugement Suprême.

Se signant pieusement, elle murmura :

— Que Dieu lui pardonne !

Jeanne avait entendu. Elle se releva, le visage ravagé par la douleur, et vint vers eux. Instinctivement, ils se reculèrent. Mais les yeux de la jeune fille ne reflétaient plus qu'une ardeur mystique qu'elle extériorisa en disant :

— Oui, Dieu lui pardonnera comme il me pardonnera à moi-même. Seule, ma mère me rattachait encore à l'existence. Sa mort marquera pour moi le début du repentir.

Colette et Robert se demandèrent un moment si elle n'avait pas perdu la raison. Mais elle reprit :

— Vous étiez plus faits l'un pour l'autre que je ne l'étais pour vous, Robert. Je prierai pour votre bonheur, dans le calme du couvent où je désire me retirer.

— Quoi ? dit Colette. Vous songeriez à prendre le voile ?

— Je l'aurais fait en sortant de prison, si je n'avais eu ma mère. Maintenant, plus rien ne me retient.

Ses lèvres tremblaient, tandis qu'elle parlait. Un double sillon de larmes ennoblissait ses traits. Pour la première fois, elle parut belle à Colette qui lui tendit ses bras, où elle vint se jeter.

— Emportez mon pardon, Jeanne, et qu'il vous aide à retrouver la paix de votre âme. Tout ce que vous m'avez fait, je veux aujourd'hui l'oublier, comme j'ai déjà oublié ce que m'a fait votre mère. Priez pour votre frère ; priez pour votre père. Peut-être comprendront-ils un jour qu'il existe autre chose sur terre que l'argent, ce démon qui les perd.

Et, cédant aux instances de Robert, qui voulait l'arracher à cette scène atroce, Colette partit vers son destin...

ÉPILOGUE

Dans la douceur d'un soir de mai qui descendait lentement sur les frondaisons du Bois de Boulogne, Colette contemplait son petit Étienne sommeillant dans son berceau de tulle bleu, sur le balcon que caressait une brise légère.

Son divorce avait été prononcé l'année d'avant, quatre mois après son accouchement, et elle avait pu devenir enfin la femme du père de son enfant.

Une seule ombre à son bonheur : son fils portait le nom des Aiguelin. Mais Robert les adorait tant tous deux qu'elle oubliait sous ses baisers le drame de sa vie. Le Destin, d'ailleurs, avait été cruel pour les rapaces, aux griffes desquels elle avait pu échapper. Charles Aiguelin, peu de temps après la mort de sa femme, avait dû être interné. Quant à Jacques, l'entrée au couvent de sa sœur avait achevé de le réduire à néant. Il s'était désintéressé de son affaire ; Robert avait racheté sa part dans l'entreprise et, maintenant, c'était le nom de Landier qui s'étalait sur la façade des usines.

Robert avait trouvé auprès de ses anciens directeurs un sérieux appui financier. Son intelligence et l'ardeur qu'il mit à une réorganisation complète des services techniques, trop abandonnés au profit des transactions boursières, eurent bientôt raison des pires difficultés. Ses concurrents eux-mêmes durent reconnaître sa valeur et, au lieu de le combattre, comme ils avaient fait avec ses prédécesseurs, ils se rangèrent pour lui faire une place à leurs côtés sur le marché mondial.

Ce soir-là, Colette l'attendait avec impatience. C'était, en effet, le premier anniversaire de la naissance de leur fils et tout avait été préparé pour une petite fête intime, dans le cadre de l'appartement du boulevard Murat, qui avait abrité leurs rencontres clandestines, autrefois. Il arriva enfin et

l'enveloppa dans ses bras, avant de se pencher sur le berceau fragile où, tête contre tête, ils contemplèrent muettement le petit être qui venait de s'éveiller et leur souriait déjà.

Se relevant avec, dans les yeux, une ombre de tristesse, Robert tendit un journal du soir à sa femme, en disant :

— Rien ne menacera plus désormais notre bonheur, chérie !

— Que veux-tu dire ?

— Jacques Aiguélin s'est suicidé hier à Monte-Carlo.

Cette nouvelle eût dû les soulager, sinon les réjouir. Mais, aussi bien l'un que l'autre, ils avaient oublié le flot de haine qui les avait submergés un moment.

Colette dépla le journal, lut l'article très bref qui relatait la mort de son ex-mari : pertes au jeu, désespoir, un coup de revolver dans la tempe sur les roches rouges qui dominant la mer.

— Avoir fait tant de mal pour finir aussi lâchement ! dit-elle en guise d'oraison.

Et Robert ajouta en la serrant contre lui :

— Ils ont tous payé cher leur duplicité. Oublions-les maintenant, chérie. Que le monde entier se résume pour nous désormais en ces trois êtres : notre fils, toi et moi.

FIN